Histoire du 2e régiment régiment d'infanterie légère 1794 - 1803 - Extrait de l'Histoire du 2e régiment d'infanterie légère 1788 - 1840 -Auteur : Dumas, Alexandre (1802-1870). Auteur du texte - Éditeur : impr. de Béthune et Plon (Paris) - Date d'édition : 1843 - Sources : gallica.bnf.fr/BnF - Droits : domaine public - Saisie : 2025

2e DEMI-BRIGADE d'INFANTERIE LEGERE

1794 - 1803

Suite du 1er chapitre

Le 2e bataillon de chasseurs forme la 2e demi-brigade légère. - Armée de Sambre-et-Meuse. - Mort de Marceau. - La 2e légère à l'armée d'Italie - Elle fait partie de la division Masséna. - La 2e légère à Fletre, à Béthune. - Passage du Tagliamento. - Chiosa. 5 000 prisonniers sont les trophées de cette bataille. - La 2e légère à l'avant-garde. - Combat de Tarvis. - Lettre du général Bonaparte à l'archiduc. - Combats de Neudeck, Hundsmaick. - La division Masséna est la seule engagée. - Préliminaires de Léoben. - Traité de Campo-Formio.

Alors, avec sa dénomination nouvelle, le théâtre de la guerre change et nous retrouvons la 2e demi-brigade à l'armée de Sambre-et-Meuse, dans la division du général **MARCEAU**, chargé de contenir les Autrichiens et de faire le blocus de la forteresse d'Ehreinbrestein où fut blessé à l'assaut le capitaine **SCHRAMM** de la 2e demi-brigade légère, qu'il commanda plus tard, et pendant près de dix ans, avec le titre de colonel. Ce fut là que le jeune général reçut l'ordre de rejoindre l'armée. Il leva aussitôt le siège, arriva avec 6 ou 8 000 hommes dont la 2e demi-brigade légère faisait partie et rejoignit **JOURDAN** derrière la Lahn.

Le secours appelé par **JOURDAN** arrivait à temps ; l'archiduc, vainqueur à Wurtzbourg, nous poursuivait sans relâche. L'armée était acculée aux défilés d'Altenkirchen, **MARCEAU** fut chargé par le général en chef de contenir l'ennemi. Il prit le commandement de l'arrière-garde. **MARCEAU** était adoré des soldats ; aussi sa vue seule fit-elle renaître la confiance et le mouvement rétrograde s'arrêta. L'archiduc soupçonna qu'il était arrivé un renfort aux Français, et s'arrêta de son côté.

MARCEAU profita de ce moment d'hésitation pour prendre ses dispositions. Jetant les yeux autour de lui pour voir quel parti il peut tirer du terrain, il aperçoit deux mamelons qui dominent la sortie de la forêt : il ordonne d'y mettre en batterie 6 pièces d'artillerie légère, fait avancer le gros de ses troupes pour soutenir son arrière-garde, et, afin de mieux examiner l'ennemi, part au galop accompagné du capitaine de génie **SOUHAIT**, du lieutenant-colonel **BILLY**, et de deux ordonnances. Arrivé presque à la lisière de la forêt, **MARCEAU** s'arrête montrant du doigt à **SOUHAIT** un hussard de l'empereur qui caracole devant lui : en ce moment un coup de carabine part ; et au milieu de la fumée qui ressort d'un buisson, on voit un chasseur tyrolien qui se retire en rechargeant son arme. La balle avait porté juste : **MARCEAU** fait encore quelques pas en avant, la main sur sa poitrine ; le lieutenant-colonel **BILLY** s'aperçoit qu'il chancelle, court à lui et le reçoit dans ses bras. « Ah ! C'est toi, Billy, lui dit Marceau en tombant ; je crois que je suis blessé à mort. »

JOURDAN est prévenu de cet évènement : aussitôt il accourt, s'informe, et voit **MARCEAU** porté sur un brancard ; alors il se jette en pleurant dans ses bras, mais **MARCEAU** l'arrête. « Jourdan, lui dit-il, tu as quelque chose de plus important à faire que de pleurer ma mort ; tu as à sauver l'armée. » **JOURDAN** répond par un signe de tête, car il ne peut parler, prend le commandement de l'arrière-garde et ordonne de transporter **MARCEAU** à Altenkirchen.

L'armée franchit le défilé sans être atteinte : le soir **JOURDAN** rejoint le blessé, fait, avant de le voir, appeler les chirurgiens et apprend que non seulement il n'y a aucun espoir de sauver **MARCEAU**, mais encore que le moindre mouvement hâterait sa mort. Alors il entre dans la chambre où le jeune général est étendu sur son lit d'agonie, et le voyant, tout pâle et mourant qu'il était, sourire encore à sa vue, comme d'habitude, il ne peut s'empêcher de pleurer, lui, vieux soldat des premières guerres, qui avait vu tant d'hommes tomber sur les champs de bataille. **MARCEAU** fit un effort et lui tendit la main ; puis s'adressant à tous ceux qui l'entouraient : « Mes amis, dit-il, je suis trop regretté ; pourquoi donc me plaindre ? Ne suis-je pas heureux ? Je meurs pour notre pays ! »

Le lendemain l'armée dut quitter Altenkirchen : ce fut l'heure terrible ; il était évident qu'aucun pouvoir humain ne pouvait rappeler **MARCEAU** à la vie. **JOURDAN** écrivit aux généraux autrichiens pour recommander le blessé à leur loyauté ; puis **JOURDAN** se retira avec l'armée, laissant près du lit mortuaire 2 officiers d'état-major, 2 chirurgiens et 2 hussards d'ordonnance.

Une heure après la retraite des troupes françaises on annonça le général **HAWICK**, commandant de l'avant-garde autrichienne.
Après le général **HAWICK** vient le général **KRAY**, le vétéran de l'armée ennemie.
Puis, après le général **KRAY**, pour qu'aucun honneur ne manquât à l'agonie du jeune général républicain, apparut l'archiduc **CHARLES** lui-même ; il amenait son propre chirurgien pour qu'il unit ses efforts à ceux des chirurgiens français.
Tout fut inutile : **MARCEAU** expira le 27 septembre 1796, 6 vendémiaire an V, à cinq heures du matin, pleuré par les officiers ennemis comme il l'avait été la veille par ses camarades.
C'était, depuis Bayard, la première fois que pareille scène se renouvelait.

A peine **MARCEAU** fut-il mort que les officiers qui étaient resté près de lui demandèrent à l'archiduc que son corps fut rendu à ses compagnons d'armes ; non seulement l'archiduc y consentit, mais encore il ordonna que le cadavre fut accompagné jusqu'à Neuwied par un nombreux détachement de la cavalerie autrichienne : puis il demanda à son tour, comme une faveur, qu'on lui fit connaître le jour où **MARCEAU** serait enseveli, afin que l'armée impériale pût se réunir à l'armée républicaine dans les honneurs qui lui seraient rendus.

Quatre jours après, l'archiduc **CHARLES** fut averti que l'enterrement de **MARCEAU** aurait lieu le lendemain.

L'armée impériale occupait la rive droite du Rhin, en même temps que l'armée républicaine la rive gauche ; mais pour toute la journée les hostilités furent suspendues, Français et Autrichiens renversèrent leurs armes et les canons ennemis répondirent par des salves égales aux canons français tout le temps que dura la funèbre cérémonie.

Le corps de **MARCEAU** fut conduit à Coblentz et déposé en avant du fort qui, jusqu'en 1814, porta son nom et qui depuis 1814 a pris celui de l'empereur François.

Cette mort fut suivie d'un évènement de non moins d'importance. **JOURDAN**, lassé de recevoir du Directoire des plans de campagne tout faits, auxquels il était obligé de se conformer et qui lui ôtaient les ressources que l'homme de guerre peut tirer des fautes de son adversaire ou de son propre génie, donna sa démission, et fut remplacé par le général **BEURNONVILLE**, qui bientôt après céda lui-même sa place au général **HOCHE**.

L'armée voyait arriver le nouveau chef avec une grande joie. La pacification de la Vendée, qu'il venait d'opérer, l'avait fait connaître non seulement comme un grand général, mais encore comme

un habile administrateur. Il trouva cette belle armée de Sambre-et-Meuse, qui avait fait tant et de si belles choses, à peu près démoralisée par une suite de revers qui avaient commencé à Wurtzbourg et qui n'avaient cessé que derrière la ligne du Rhin. En effet, chose incroyable ! Quoique l'archiduc, suivant sa tactique habituelle, après avoir forcé **JOURDAN** à la retraite, se fût retourné contre **MOREAU**, et quoique, pour opérer ce mouvement, il eût été obligé d'affaiblir l'armée autrichienne d'une trentaine de mille hommes, l'armée française, cantonnée depuis Dusseldorf jusqu'à Coblentz, s'était contentée de garder la première de ces places à la tête du pont de Neuwied, poste qui lui donnait la facilité de repasser sur la rive droite du Rhin, quand son général en chef jugerait opportun de reprendre l'offensive. Or, du moment où ce général en chef se nommait **HOCHE**, il était évident que le temps perdu allait promptement être réparé.

Mais c'était sous un chef plus jeune et plus illustre encore que celui qui venait de succéder à **BEURNONVILLE**, que la 2e demi-brigade devait continuer son illustration : **BONAPARTE** venait d'appeler en Italie le général **BERNADOTTE** et sa division, de sorte que la 2e demi-brigade, qui faisait partie de cette division, abandonna bientôt le Rhin pour se porter sur le Tagliamento ; elle y arriva vers la fin de février 1797 et fit sa jonction avec les vainqueurs de Montenotte et de Rivoli, après cette courte allocution du général **BERNADOTTE**.

« Soldats de l'armée de Sambre-et-Meuse, songez que l'armée d'Italie vous regarde ; rendez-vous dignes de combattre dans ses rangs. »

L'Autriche au reste, à cette heure, était fort déchue de son ancienne puissance ; le Piémont réuni à la France, les républiques lombarde et cispadane établies, la puissance de Venise annihilée, Rome, Parme, Gênes, Naples soumises par des traités, étaient autant d'ébranlements portés à la puissance des césars : en outre **COLLI, WURMSER, PROVERA** et **ALVINZI** avaient été battus et chassés au-delà du Tyrol ; et l'archiduc **CHARLES**, accourant à marches forcées du Rhin, était le dernier espoir de la monarchie autrichienne, menacée dans ses propres Etats par le nouveau plan de **BONAPARTE**. Plan gigantesque ; car après avoir franchi une première fois les Alpes pour se jeter en Italie, il allait les franchir une seconde fois pour se porter au-delà de la Drave et de Muer, dans la vallée du Danube et s'avancer sur Vienne. Pour accomplir ce plan, il fallait laisser derrière soi l'Italie, qui, après s'être ouverte comme une mer pour laisser passer le futur Pharaon, pouvait se refermer, non pas sur lui, mais derrière lui.

Avec le secours que venait de recevoir **BONAPARTE**, il comptait 40 000 hommes qui, joints à 40 000 hommes à peu près de troupes auxiliaires, pouvait former un total de 80 000. De son côté, l'archiduc avait précédé, en venant rallier les débris de ses devanciers battus, un renfort de 40 000 hommes détachés de l'armée du Rhin ; il s'approchait rapidement, et l'on apprenait qu'il avait successivement campé à Inspruck et à Goritz. **BONAPARTE** résolut de marcher à lui sans perdre de temps et de l'écraser avant que ses soldats du Rhin n'eussent eu le temps de le rejoindre. Au contraire, en perdant seulement quelques jours en hésitation, il se trouverait avoir 90 000 hommes à combattre, plus Venise en cas de revers.

En effet, Venise était la pierre d'achoppement de cette campagne ; Venise faisait des armements considérables, Venise emplissait ses lacunes de soldats. Venise, république depuis le Ve siècle, semblait atteinte de vertige, avoir hâte de jeter à la mer le bonnet de ses doges avec l'anneau du Bucentaure. **BONAPARTE** fit tout pour la faire revenir de son aveuglement ; Venise était marquée du doigt de Dieu ; elle devait disparaître du nombre des nations, elle écouta l'Autriche et ferma l'oreille à la France.

BONAPARTE laissa 10 000 hommes en Italie pour contenir Gênes et Venise et marcha contre l'archiduc avec 50 000 soldats comme la France n'en avait jamais eus : il comptait battre séparément les deux armées ; celle que l'archiduc avait rejointe d'abord, puis ensuite celle qui allait rejoindre l'archiduc.

Le prince autrichien avait concentré ses forces sur Trieste et placé deux corps d'armée, l'un à Bellune, l'autre dans les montagnes du Tyrol. **JOUBERT**, à la tête d'un corps de 18 000 hommes, fut chargé de gravir le Tyrol ; **MASSENA**, avec 10 000 hommes, desquels faisait partie la 2e demi-brigade légère, marcha sur Feltre et Bellune, tandis que **BONAPARTE**, avec 25 000 hommes, devait traverser la Piave et le Tagliamento, pousser devant lui l'archiduc, rejoindre **MASSENA** au col de Tarvis, s'unir à **JOUBERT** dans la vallée de la Drave et marcher sur Vienne à la tête de leurs forces réunies.

Le 10 mars 1797, l'armée française s'ébranla pour accomplir cette grande conception stratégique.

MASSENA, dont la 2e demi-brigade légère forme l'avant-garde, joint le centre de l'armée ennemis, le culbute et s'empare de Feltre et de Bellune ; puis il remonte la Piave dans la direction de Cadore, atteint l'arrière-garde du général **LUSIGNAN**, l'enveloppe avec ses troupes légères, et la somme de se rendre ; le général forme sa troupe en carré, essaie de se faire jour ; mais on ne passe pas ainsi sur le corps aux vieux soldats du Rhin et de l'Italie. La colonne autrichienne, repoussée de tous côtés, met bas les armes après avoir perdu 100 hommes.

Le 14, **MASSENA** se rabat sur Spilimberg dans l'intention de se jeter, en marchant par Gemona, sur la droite de l'armée autrichienne. Arrivé dans cette dernière ville sans avoir rencontré l'ennemi, il lance la 2e demi-brigade légère jusque dans les gorges du Tagliamento : cette manœuvre avait pour but de gagner toujours la droite de l'archiduc. Bientôt il est en vue de Chiusa : son fort fait mine de résister, par un coup de main il s'en empare ; l'ennemi veut lui disputer le passage de Casasola, le passage est forcé et l'ennemi se met en retraite sur Pontiba : 4 000 prisonniers ont été faits à Chiusa.

Pontiba est occupé le 21 sans coup férir par la 2e demi-brigade légère, qui tient toujours la tête de l'avant-garde. La brigade **DESKAY**, poursuivie au-delà de Tarvis, laisse 600 prisonniers en notre pouvoir et nous abandonne tous les magasins de vivres établis dans la contrée. Sur ces entrefaites, l'archiduc arrive à Krainburg ; apprenant l'occupation de Tarvis par notre avant-garde, il ordonne sur le champ au général **GONTREUIL** de la reprendre. **GONTREUIL** traverse le col d'Ober-Preth, se présente devant Tarvis avec des forces triples des nôtres, parvient, après un combat de deux heures à repousser les avant-postes français jusqu'à Sacfuitz, c'est à dire près d'une lieue en arrière ; mais au moment où il croit avoir ouvert le chemin au reste de la colonne et sauvé les parcs autrichiens, **MASSENA** réunit toutes ses forces, l'attaque, le culbute, le rejette à son tour à 5 lieues de Tarvis et atteint à Naibal, l'avant-garde du général **BAYALICH**, dont **GUYEUX** harcèle l'arrière-garde. Prise en tête et en queue, cette division tout entière met alors bas les armes : 4 généraux, 4 000 hommes, 25 pièces de canon, 400 chariots de bagages tombent en notre pouvoir.

Le combat de Tarvis, comme un magnifique spectacle donné à l'Europe, a été livré au-dessus des nuages, sur un plateau qui domine à la fois l'Allemagne et la Dalmatie. En plusieurs endroits nos soldats marchaient sur trois pieds de neige et la cavalerie chargeait au milieu des glaces. Ici encore la 2e légère occupait le poste d'honneur, c'est-à-dire l'avant-garde. Cette demi-brigade qui prit la part la plus importante au combat de Tarvis, perdit au moins 300 hommes.

Alors **MASSENA** fait sa jonction avec **BONAPARTE**. Le 28 mars, les trois divisions **MASSENA**, **SERRURIER** et **GUYEUX** sont sur les bords de la Drave ; et le général **ZAYONSCHECK** est envoyé en éclaireur pour apprendre, en remontant la vallée, quelque nouvelle de **JOUBERT**, qui opère pendant ce temps dans le Tyrol. En attendant, comme le prince **CHARLES**, repoussé de tous côtés, a depuis vingt jours perdu plus de 20 000 hommes, **BONAPARTE** essaie d'engager avec lui des négociations qui n'amènent à aucun résultat. Le refus du prince **CHARLES** inquiéta **BONAPARTE**. Comme nous l'avons dit, il n'avait point de nouvelles de **JOUBERT. JOUBERT** avait eu à traverser le pays le plus difficile et à vaincre le plus brave ; il pouvait avoir été battu. Mais le lendemain il fut rassuré sur ce point. **JOUBERT** avait vaincu les Autrichiens à Cembra, à Neumarck, à Clauzen, à Diristein et à Hunsdmarck ; **KERPEN**, qui commandait en chef l'armée qui lui était opposée, était en pleine retraite sur Vienne : quelques jours encore et **JOUBERT**, comme **MASSENA**, serait au rendez-vous donné.
En conséquence de cette nouvelle, l'armée reçut, le 1er avril, l'ordre de marcher sur Brisach ; mais à peine avait-elle fait une lieue, qu'un aide-de-camp du prince **CHARLES** se présenta à l'avant-garde et se fit conduire à **BONAPARTE**. Cet aide-de-camp était porteur d'une seconde lettre du prince **CHARLES** ; cette lettre demandait une suspension d'armes. **BONAPARTE** réfléchit un instant à cette contradiction du général autrichien, mais bientôt tout lui fut parfaitement intelligible. Le prince **CHARLES** avait appris les victoires des Français dans le Tyrol, le général **KERPEN** avait manœuvré de manière à se rapprocher de l'armée de l'archiduc ; il lui fallait un jour ou deux encore pour opérer sa jonction avec le gros de l'armée autrichienne et le prince **CHARLES** désirait gagner quarante-huit heures : **BONAPARTE**, à son tour, refusa et pressa la marche de ses troupes.
Le lendemain, la division **MASSENA**, qui formait tête de colonne, se trouva en face de l'ennemi renforcé des quatre divisions qui venaient de lui arriver enfin des bords du Rhin. A peine la 2e demi-brigade légère l'aperçut-elle, qu'elle se précipita sur lui, attaqua les avant-postes, les culbuta et se jeta ensuite à droite et à gauche sur les flancs de la position ; alors le combat s'engagea et dura une heure à peu près sans avantage marqué de part ni d'autre. Voyant cette résistance, **MASSENA** réunit les grenadiers des 18e et 32e demi-brigades en colonnes serrées, se met à leur tête, et va donner dans les grenadiers autrichiens qui arrivent du siège de Kehl où ils se sont fait une réputation ; mais les grenadiers ne peuvent soutenir le choc de nos vétérans, ils reculent, se rompent et vont en désordre chercher un abri derrière les barricades de Neudeck : mais au moment où ils atteignent le village, la 2e légère les gagne de vitesse, attaque ce poste et l'emporte au pas de charge. Les troupes autrichiennes sont alors rejetées sur Neumarck ; mais une seconde colonne de grenadiers, poussée en avant par l'archiduc, parvient à arrêter le mouvement rétrograde de ses troupes et à contenir les vainqueurs jusqu'à la chute du jour. Les Français passent la nuit sur le champ de bataille et le prince profite de l'obscurité pour opérer sa retraite sur Hundsmarck. Seul engagé dans toute cette affaire, **MASSENA** a fait des merveilles. L'ennemi a perdu 400 tués et 600 prisonniers. La 2e demi-brigade a commencé et fini le combat. Ce combat ouvrit à l'armée les portes de Léoben.

Cette fois, ce fut l'empereur lui-même qui fit demander une suspension d'armes ; car les dernières défaites du prince **CHARLES** avaient promptement retenti jusqu'à Vienne, dont on n'était plus qu'à 20 lieues. La cour délibérait même déjà si elle ne se retirerait pas en Hongrie, lorsqu'enfin l'empereur, secouant tout à coup l'influence de l'Angleterre et se rappelant les ouvertures faites quelques jours auparavant par le général **BONAPARTE**, se décida à envoyer les généraux **BELLEGARDE** et **MERWELD** au quartier-général de l'armée française pour faire des propositions d'armistice : **BONAPARTE** ne les accepta que comme acheminement à la paix. Ils

demandaient dix jours de trêve : **BONAPARTE** en accorda cinq, à la condition que les avant-postes de l'armée française resteraient dans la position qu'ils occupaient le jour même.

BONAPARTE transféra aussitôt son quartier général dans la petite ville de Léoben ; **SERRURIER** fut placé à Gratz, **BERNADOTTE** resta campé en avant de Saint-Michel, **JOUBERT** s'échelonna de Willach à Klagenfurt, enfin **MASSENA** s'avança jusqu'à Bruck, des hauteurs de laquelle il apercevait les clochers de Vienne. L'armée française, ainsi disposée, pouvait agir de concert et par un mouvement unique spontané ; et quoique la ligne française n'occupât pas plus de 20 lieues, elle coupait cependant toutes les communications avec l'Italie.

Le 7 avril au soir, la suspension d'armes suivante fut conclue :

« Le général Bonaparte, commandant en chef l'armée française en Italie ;
« Et S. A. R. l'archiduc Charles, commandant en chef l'armée impériale ;
« Voulant faciliter les négociations de paix qui vont s'ouvrir ;
« Conviennent :
« Art. 1er. Il y aura une suspension d'armes entre les armées française et impériale, à compter de ce soir, 7 avril, jusqu'au 13 avril au soir…. »

Les conférences furent longues et orageuses : on discuta au bruit du tambour ; enfin, la paix fut signée le 17 octobre 1797.

La France eut la ligne du Rhin et Mayence.
L'Autriche eut Venise.

BONAPARTE revint à Paris le 5 décembre 1797 ; il était resté absent deux années. Pendant ces deux années, il avait fait 160 000 prisonniers, pris 170 drapeaux, 550 pièces de canon, 600 pièces de campagne, 5 équipages de pont, 9 vaisseaux de 64 canons, 12 frégates de 32, 12 corvettes et 18 galères ; de plus, après avoir emporté, pour tout trésor militaire, 2 000 louis, il avait, à plusieurs reprises, envoyé en France plus de 50 millions. Contre toutes les traditions antiques et modernes, c'est l'armée qui a nourri la patrie.

Mais avec la paix, **BONAPARTE** a vu arriver le terme de sa carrière militaire ; ne pouvant rester en repos, il tourne ses regards ambitieux vers l'Orient.
C'est là, disait-il, que se forment tous les grands noms.

Le Directoire le nomma général en chef de l'armée d'Angleterre ; mais pendant qu'il était sur les côtes de la Bretagne et de la Manche et qu'on le croyait occupé à étudier les moyens propres à faciliter une descente dans les îles britanniques, nouveau **CAMBYSE**, c'était la conquête de l'Egypte qu'il rêvait.
Ainsi il lui faut atteindre ou dépasser toutes les grandes renommées ; il a déjà fait plus qu'**ANNIBAL**. Il fera autant qu'**ALEXANDRE** et **CESAR** ; et son nom manque aux Pyramides où sont inscrits ces deux grands noms.

Le 12 avril 1798, **BONAPARTE** fut nommé général en chef de l'armée d'Orient.

La 2e demi-brigade légère fut désignée pour accompagner le nouveau Richard Cœur de Lion dans cette nouvelle croisade.

De 1786, époque de l'organisation des corps de chasseurs à pied, jusqu'en 1792, le 2e bataillon (chasseurs royaux du Dauphiné), fut commandé par M. **de LESSER,** lieutenant-colonel. De 1792 à

1793, il eut pour chef M. **NAZELLES du GOULOT.** De 1793 à 1794, il fut sous les ordres de M. **MARTIMPRE de ROMECOURT.**

Devenu 2e demi-brigade légère, ce corps eut pour chef de brigade M. **d'APREMONT** ; après quoi il passa sous le commandement du chef de brigade **DESNOYERS**.

CHAPITRE II

Armée expéditionnaire d'Egypte. - La 2e légère fait partie de la division Kléber. - Prise de Malte. - L'armée aborde en Egypte. - Kléber à Alexandrie. - La 2e légère monte à l'assaut. - Marche dans le désert. - Bataille des Pyramides. - Dugua prend le commandement de la division Kléber. - Entrée des Français au Kaire.

L'armée expéditionnaire quitta le port de Toulon, le 9 mars 1798 ; et après avoir échappé miraculeusement à **NELSON** et avoir pris Malte en passant, elle arriva le 30 juin en vue de l'Egypte : le 1er juillet, à la pointe du jour, on signala la tour des Arabes, et vers 8 heures 1/2 du matin, la flotte toute entière put découvrir les minarets d'Alexandrie. C'était le quarante-troisième jour depuis le départ de Toulon et le dix-neuvième après la prise de Malte. **BONAPARTE** fit aussitôt distribuer la proclamation suivante :

« BONAPARTE, membre de l'Institut national, général en chef de l'armée d'Egypte…

« Soldats !

« Vous allez entreprendre une conquête dont les effets sur la civilisation et le commerce du monde sont incalculables : vous porterez à l'Angleterre le coup le plus sûr et le plus sensible, en attendant que vous puissiez lui donner le coup de la mort.
« Nous ferons quelques marches fatigantes, nous livrerons plusieurs combats, nous réussirons dans toutes nos entreprises : les destins sont pour nous.
« Le beys mameloucks qui favorisèrent exclusivement le commerce anglais, qui ont couvert d'avanies nos négociants et tyrannisent les malheureux habitants des bords du Nil, quelques jours après notre arrivée n'existeront plus.
« Les peuples avec lesquels nous allons vivre sont mahométans, leur premier article de foi est celui-ci : « Il n'est pas d'autre dieu que Dieu et Mahomet est son prophète. » Ne les contredites pas et agissez avec eux comme vous avez agi avec les Juifs et les Italiens ; ayez des égards pour leurs muphtis et leurs imans, comme vous en avez eu pour les rabbins et les évêques ; ayez pour les cérémonies que prescrit l'Alcoran, pour les mosquées, la même tolérance que vous avez eue pour les couvents, pour les synagogues, pour la religion de Moïse et de Jésus-Christ.
« Les légions romaines protégeaient toutes les religions : vous trouverez ici des usages différents de ceux de l'Europe, il faut vous y accoutumer.
« Les peuples chez lesquels nous allons traitent les femmes différemment que nous ; mais dans tous les pays celui qui viole est un monstre.
« Le pillage n'enrichit qu'un petit nombre d'hommes : il nous déshonore, il détruit nos ressources, il nous rend ennemis des peuples qu'il est de notre intérêt d'avoir pour amis.

« La première ville que nous allons rencontrer a été bâtie par **ALEXANDRE** : nous trouverons à chaque pas de grands souvenirs dignes d'exciter l'émulation des Français.

BONAPARTE »

Cette proclamation distribuée, le général en chef donna l'ordre du débarquement.

Ce n'était point une entreprise facile, et la crainte d'être surpris par les Anglais, auxquels on avait échappé si heureusement jusque là, pouvait seul motiver une pareille imprudence, que les marins blâmaient hautement : la mer en effet était houleuse et allait se briser violemment sur la côte. Çà et là de larges franges d'écume indiquaient les récifs à fleur d'eau, qui, même pendant le calme, rendent l'approche du rivage d'Egypte si dangereux. Mais **BONAPARTE** pensait que Dieu ne l'abandonnerait pas, après l'avoir conduit jusque-là pour ainsi dire par la main ; et quelques observations qu'on pût lui faire, l'ordre donné fut maintenu.

La division **DESAIX** devait débarquer au Marabou, flanquée à la droite de celle du général **MENOU** et à la gauche de celle du général **REYNIER** ; la division **KLEBER**, dont était, comme on se le rappelle, la 2e demi-brigade et la division **BON** devaient descendre dans des chaloupes et se rallier autour d'une des galères prises à Malte, qui serait montée par **BONAPARTE** : ainsi le général en chef restait en observation avec ces deux divisions sous la main, et pouvait se porter avec elles partout où les circonstances rendraient sa présence nécessaire. Au moment où le général en chef passait de son vaisseau sur cette galère, on signala une voile à l'Ouest, cette voile pouvait appartenir à l'avant-garde de la flotte anglaise et alors tout était perdu : un instant la confiance, à cette vue, abandonna le prédestiné lui-même ; et levant au ciel ce regard profond qui semblait interroger jusqu'à Dieu : « Fortune, murmura-t-il, m'abandonnerais-tu, quand je ne te demande plus que quatre ou cinq jours ! » Mais on reconnut bientôt que le bâtiment signalé n'était autre que la frégate *la Justice* ; et l'œil de l'aigle, levé vers le ciel avec l'expression du doute, reprit toute la sérénité de l'espérance et de la conviction.

La division **MENOU** fut la première qui toucha le sol antique des Ptolémées, et qui mit à terre une partie de ses troupes.
Les divisions **DESAIX** et **REYNIER**, qui, par leur position, avaient le vent tout à fait contraire, éprouvèrent plus de difficultés.

La demi galère qui portait le général en chef s'avança à travers les brisants le plus près possible du Marabou ; vers la tombée de la nuit les embarcations où se trouvaient les divisions **BON** et **KLEBER**, qui devaient, comme nous l'avons dit, lui servir d'escorte, se réunirent à elle : sur ces entrefaites, le pilote d'Alexandrie, amené dans la journée par le consul français, prit la tête des embarcations et les dirigea vers la plage où les attendaient les trois quarts de la division **MENOU** et une partie de la division **REYNIER**. A une heure du matin **BONAPARTE**, accompagné des généraux **BERTHIER, DOMMARTIN, CAFFARELLI** et plusieurs autres officiers de l'état-major général, descendit dans les canots de débarquement et gagna la terre à son tour à quelque distance du Marabou.

A trois heures du matin, le général en chef passa en revue les troupes débarquées : aucune division n'était au complet.

La division **MENOU**, la plus nombreuse, formée des 22e légère des 13e et 69e de bataille, avait 2 500 hommes.

La division **BON**, formée des 4e légère, 18e et 32e de bataille, ne comptait encore que 1 500 hommes.
La division **KLEBER**, formée de la 2e légère et des 25e et 75e de bataille, n'avait guère que 1 000 hommes.
Enfin la division **REYNIER**, formée de 19e et 85e, était la moins complète de toutes et ne comptait pas 300 hommes.
Quant aux chevaux, à l'artillerie et aux bagages il n'en était pas question et tout cela était encore sur la flotte.

BONAPARTE donna l'ordre à **REYNIER** et à ses 300 hommes de garder le point d'atterrage ; il envoya un messager au reste de la flotte pour hâter le débarquement général, et, à pied, mêlé aux tirailleurs de l'avant-garde, accompagné des généraux **BERTHIER**, **Alexandre DUMAS, DOMMARTIN** et **CAFFARELLI**, il s'avança sur Alexandrie qu'il était important de surprendre à la tête des trois divisions **MENOU, KLEBER** et **BON**, tout incomplètes qu'elle étaient.

Disons quelques mots des causes qui avaient amené cette guerre et voyons quels hommes nous allons combattre.

Depuis longtemps la Porte n'avait plus qu'une autorité fictive en Egypte, son pacha **SEID-ABOU-BEKER** était plutôt captif dans la citadelle du Kaire que commandant de la ville. La puissance réelle était aux beys **MOURAD** et **IBRAHIM** : le premier émir El-Hadji ou prince des pèlerins et le second Cheik-El-Belad ou prince du pays.

Il y avait vingt-huit ans que ces deux hommes si opposé l'un à l'autre se partageaient l'Egypte, comme un lion et un tigre se partagent une proie ; comme un lion et un tigre, l'un enlevait bien par force et l'autre par ruse quelque lambeau de ce riche pays à son allié ; mais jamais la querelle n'était longue. Aux rugissements de joie que poussaient les autres beys témoins de leurs dissensions, il revenaient à leurs intérêts véritables et faisaient face ensemble au danger commun. Une fois ils avaient essayé (ce conseil politique avait été donné par Ibrahim) de se faire reconnaître par la Porte-Ottomane, et par conséquent, ils avaient député un de leurs fidèles au grand seigneur avec des chevaux, des armes, des étoffes, en signe de tribut volontaire. Mais voyant qu'on avait à leur argent le titre de vehel, c'est-à-dire de lieutenant du sultan en Egypte et celui-ci à son tour leur ayant raconté les offres qui lui avaient été faites pour les espionner, ils craignirent qu'un autre envoyé, moins loyal, ne leur rapportât un jour, en échange de leurs présents, quelque poignard caché ou quelque poison subtil ; ils cessèrent donc de ménager la Porte et le premier signe d'indépendance qu'ils donnèrent fut de ne plus lui envoyer de tribut. Dès lors, résolus qu'ils étaient d'échapper entièrement, en se prêtant un appui mutuel, à la puissance du grand-seigneur, il y eut entre ces deux hommes un pacte de rapine et de sang, que rien ne fut plus capable de rompre. A partir de ce moment, tous deux se gorgèrent d'or : **IBRAHIM** par ses extorsions basses et honteuses, **MOURAD** par ses expéditions au grand jour et ses violences publiques ; mais chacun d'eux employa l'or selon son caractère. **IBRAHIM** entassa son butin dans ses caves ; **MOURAD** le jeta à poignée à ses mameloucks, couvrit ses femmes de perles, ses chevaux de broderies et ses armes de diamants. Maitres de l'Egypte du Delta à la troisième cataracte, ces deux hommes l'affamaient à leur gré ; puis ouvraient aux spéculateurs leurs magasins, qui regorgeaient de riz et de maïs. Ces extorsions amenaient des révoltes. C'était encore ce que voulaient **MOURAD** et **IBRAHIM**, car ces révoltes amenaient à leur tour des contributions. Ces contributions, réparties avec un sentiment de justice tout arabe, tombaient également sur les Egyptiens et sur les étrangers. Les négociants français ne furent pas plus épargnés que les autres. Ils en appelèrent au consul, le consul se plaignit au Directoire et le Directoire profita de cette plainte pour envoyer une armée française en Egypte.

L'expédition qui n'avait qu'un seul prétexte, avait deux résultats : d'abord, de venger l'honneur national insulté, en obtenant satisfaction des avanies faites à nos compatriotes ; et ensuite de ruiner le commerce de Londres avec Alexandrie et de mettre une garnison à Suez, que **BONAPARTE**, dans ses projets gigantesques, avait déjà désignée comme le futur relais de l'Inde.

C'était donc dans ces circonstances que venait d'avoir lieu le débarquement de l'armée française. **MOURAD** et **IBRAHIM**, qui n'y croyaient point, n'avaient pas eu le temps de s'y opposer et le débarquement s'opéra sans résistance. **BONAPARTE** avait compris qu'en marchant droit sur Alexandrie il pouvait s'en emparer par un coup de main.

Un désert de trois lieues le séparait de la ville. Il divisa sa petite troupe, composée de 4 300 hommes à peu près, en trois colonnes. La colonne du général **MENOU** longeait la mer, la colonne du général **KLEBER** marchait au centre et la colonne du général **BON** formait la droite.
Après une demi-heure de marche, quelques coups de fusil se firent entendre à l'avant-garde et un capitaine tomba. En ce moment le jour en se levant découvrit une centaine de cavaliers arabes. On lança les tirailleurs sur eux, mais ils ne nous attendirent pas et se retirèrent dans la direction d'Alexandrie. A une demi-lieue de la ville, une autre troupe de 300 hommes ne se montra, comme la première, que pour disparaître aussitôt. A 8 heures du matin, Alexandrie fut investie et l'escalade résolue.

BONAPARTE avait établi son quartier général au pied de la colonne de Pompée, et ce fut de là qu'après une sommation inutile, faite à la garnison, il donna l'ordre de monter à l'assaut. Le général **BON** devait marcher sur la porte de Rosette et l'enfoncer à coups de hache ; **MENOU**, à la tête de la colonne de gauche, devait s'emparer de la tour Triangulaire ; enfin **KLEBER** qui formait le centre, partant du pied même de la colonne de Pompée, devait escalader la muraille.

Conduites par leur brave général, la 2e demi-brigade et les 25e et 75e de bataille se lancèrent au pas de course et, malgré la fusillade assez vive que les janissaires dirigèrent sur elles, franchirent le fossé. Arrivé au pied de la muraille, **KLEBER** montrait de la main à ses soldats l'endroit qu'ils devaient escalader, lorsqu'une balle vint le frapper au front et le renversa. Les soldats, qui le virent tomber et qui le crurent mort, s'excitèrent alors par des cris de vengeance. Emporté par son courage et par sa colère, chacun fit de son mieux. En moins de dix minutes la muraille fut escaladée, les janissaires qui la défendaient furent égorgés ou mis en fuite et la division **KLEBER** se répandit dans la place où elle était entrée la première.

BON avait le même succès à la porte de Rosette. **MENOU**, arrêté un instant au château Triangulaire et renversé du haut des murailles, restait étourdi comme **KLEBER** dans le fossé ; mais ses soldats, comme ceux de **KLEBER**, vengeaient avec toute l'impétuosité française cet échec d'un instant, en pénétrant par une brèche dans l'enceinte de la ville voisine de la mer.

Pendant le premier tumulte qui suivit la prise de la place, le scheik d'Alexandrie fit partir un message pour le Kaire. Il était chargé d'apprendre à la fois à **MOURAD** et **IBRAHIM** le débarquement des Français et la chute d'Alexandrie.

A cette double nouvelle, le caractère des deux chefs se révéla, comme toujours, de deux façons parfaitement opposées. **IBRAHIM** éclata en reproches contre **MOURAD**, qu'il accusa d'avoir attiré les Francs. Mais **MOURAD**, au lieu de lui répondre, sauta sur son cheval de bataille, ordonna lui-même aux muezins d'annoncer à toute la ville, du haut des minarets, la nouvelle qu'il venait de recevoir et dit que c'était bien, et que s'il avait attiré les Français en Egypte, il saurait les en chasser.

MOURAD, à son ignorance près de l'art de la guerre, était, par son activité et son courage, un rival digne de nous. Aussi, à partir de cette heure, il n'y eut plus pour lui ni repos ni trêve ; son imagination ardente et sauvage s'exalta et il marcha à la hâte au-devant de nous avec ce qu'il put ramener de mamelourcks, de Cophtes et de fellahs. Une flottille de djermes, de canjes et chaloupes canonnières descendait le Nil en même temps que lui. Quant à **IBRAHIM**, fidèle à son caractère, il resta au Kaire pour emprisonner les négociants français et piller leurs magasins.

De son côté, **BONAPARTE**, convaincu que le succès de l'expédition consistait surtout dans la rapidité avec laquelle elle serait conduite, après avoir arrêté le plan des ouvrages à construire pour mettre la ville conquise à l'abri d'un coup de main, laissait **KLEBER** blessé avec une demi-brigade et trois compagnies d'artillerie pour défendre Alexandrie, et, donnant le commandement de sa division à **DUGUA**, marchait immédiatement sur le Kaire. Cette division eut ordre de jeter garnison dans le fort d'Aboukir, de s'emparer de Rosette et de remonter la branche gauche du Nil jusqu'à Ramanieh pour protéger la navigation d'une flottille composée de chaloupes canonnières et de bateaux du pays chargés de vivres et de munitions. Le 8, toutes les divisions étaient réunies à Damanhour, à l'exception de la division **KLEBER** qui, forcée, en vertu des ordres reçus, de faire un long détour, n'arriva que le 11 après avoir exécuté sa mission avec autant de promptitude que de ponctualité.

Ce fut à Ramanieh que **BONAPARTE** apprit que les mameloucks s'avançaient à sa rencontre. Le général **DESAIX**, qui, depuis Alexandrie, formait l'avant-garde, écrivit le 14, du village de Minich-Salame, qu'un détachement de 12 à 1400 chevaux manœuvrait à trois lieues de distance et que 150 mameloucks s'étaient présentés le matin aux avant-postes. **BONAPARTE** remontait le fleuve, accompagné d'une flottille, comme **MOURAD** descendait. Le 15 il se rencontrèrent et les premières troupes de l'Orient et l'Occident se trouvèrent en présence.

Le choc fut rude : djermes, canjes et chaloupes se heurtèrent, proue à proue, flancs à flancs. Mameloucks et Français se joignirent à la pointe de la baïonnette, au tranchant du sabre. Cette milice couverte d'or, rapide comme le vent, dévorante comme la flamme, chargeait jusque sur nos carrés, dont elle hachait les canons de fusils avec ses sabres de Damas : visitait au galop tous ces angles de fer dont chaque face lui envoyait sa volée et lorsqu'elle voyait toute brèche impossible elle fuyait enfin, comme une ligne d'oiseaux effarouchés, laissant autour de nos bataillons une ceinture mouvante encore d'hommes et de chevaux mutilés et elle allait se reformer plus loin pour revenir tenter une nouvelle charge, meurtrière et inutile comme l'autre.

Au milieu de la journée, les mameloucks se rallièrent une fois encore ; mais, au lieu de revenir sur nous, ils prirent la route du désert et disparurent à l'horizon dans un tourbillon de sable. Ils allaient porter à **MOURAD**, qui nous attendait à Embabeh, la nouvelle de sa première défaite.

Ce fut à Gyseth que **MOURAD** apprit l'échec de Chebreisse. Le même jour, des messagers furent envoyés par lui au sayd, au fayoum, au désert, partout. Beys, cheiks, mameloucks, étaient convoqués contre l'ennemi commun. Chacun devait venir avec son cheval et ses armes ; six jours après **MOURAD** avait autour de lui 6 000 cavaliers.

Toute cette multitude accourue au cri de guerre vint camper en désordre sur la gauche du Nil, en vue du Kaire et des Pyramides, entre le village d'Embabeh où elle appuyait sa droite et Gyseth, la résidence favorite de **MOURAD** où elle étendait sa gauche. Quant à celui-ci, il avait fait planter sa tente sous un sycomore gigantesque dont l'ombre couvrait 50 cavaliers. C'est dans cette position qu'après avoir essayé de mettre un peu d'ordre dans sa milice il attendit l'armée française avec la

même impatience que celle-ci avait de le joindre. Quant à **IBRAHIM**, il avait rassemblé ses femmes, ses trésors, ses chevaux et se tenait prêt à fuir dans la Haute-Egypte.

Mais, quel que fût le désir de son chef d'en arriver à une action générale, l'armée française s'avançait lentement, car la marche était difficile et les privations commençaient à se faire sentir. Le 16, elle atteignit le village de Schabar ; le 17, elle s'arrêta à Kom et Schérif ; le 18, elle bivouaqua au village d'Alkan ; le 19, on poussa jusqu'à Abou-Neehabeth ; enfin le 20, les divisions **BON**, **MENOU** et **DUGUA**, dont faisait partie la 2e légère, s'arrêtèrent à Wardam où elle séjournèrent pendant la journée du 21. On parvint à se procurer du blé, des lentilles et quelques légumes. Les soldats broyèrent le maïs entre deux pierres, à la manière des Arabes, et firent cuire sous la cendre une espèce de galette. Les blessés et les malades eurent seuls du pain.

A Omedinor, **BONAPARTE** fut informé que **MOURAD** et les mameloucks l'attendaient en face du Kaire avec une troupe innombrable de Cophtes et de fellahs, la ville était le prix de la bataille : **BONAPARTE** fit visiter les armes.

Le 28, au lever du soleil, **DESAIX**, qui continuait de tenir l'avant-garde, aperçut un parti de 500 mameloucks, envoyés en reconnaissance, qui se replièrent, sans cependant cesser d'être en vue. A quatre heures du matin, de grandes acclamations se firent entendre : c'était l'armée tout entière qui battait des mains à la vue des Pyramides.

« Soldats, dit Bonaparte, vous allez combattre aujourd'hui les dominateurs de l'Egypte ; songez que du haut de ces monuments quarante siècles vous contemplent ! »

A six heures, les deux armées se trouvaient en présence.
Que l'on se figure le champ de bataille : c'était le même que Camhyse, l'autre conquérant qui venait de l'autre bout du monde, avait choisi pour écraser les Egyptiens. Deux mille quatre cents ans s'étaient écoulés depuis ce jour ; le Nil et les Pyramides étaient toujours là : seulement le sphinx de granit, dont les Perses mutilèrent le visage, n'avait plus que sa tête gigantesque hors du sable ; le colosse dont parle Hérodote était couché ; Memphis avait disparu ; le Kaire avait surgi. Tous ces souvenirs, distincts et présents à l'esprit des chefs français, planaient vaguement au-dessus de la tête des soldats, comme ces oiseaux inconnus qui passaient autrefois au-dessus des batailles et présageaient la victoire.

Quant à l'emplacement, c'était une vaste plaine comme il en faut à des manœuvres de cavalerie ; un village, nommé Bilksit, s'élevait au milieu ; un petit ruisseau la limitait en avant du village de Gyseth et s'étendait sur le front des Pyramides. **MOURAD** et toute sa cavalerie étaient adossés au Nil ayant le Kaire derrière eux.
BONAPARTE voulait non seulement vaincre les mameloucks, mais encore les exterminer ; il développa son armée en demi-cercle, formant de chaque division des carrés gigantesques au centre desquels était placée l'artillerie. **DESAIX**, toujours habitué à marcher en avant, commandait le premier carré entre Embabeh et Gyseth ; puis venaient la division **REYNIER**, la division **KLEBER**, dans les rangs de laquelle marchait la deuxième légère ; puis la division **MENOU**, commandée par **VIAL** ; enfin, formant l'extrême gauche, appuyée au Nil et la plus rapprochée d'Embabeh, la division du général **BON**.
Tous ces carrés devaient se mettre en mouvement, marcher sur Embabeh en se rapprochant l'un de l'autre, et, villages, chevaux, mameloucks, retranchements, tout jeter dans le Nil.

Mais **MOURAD** n'était pas homme à attendre derrière quelques buttes de sable que les Français vinssent l'y chercher. A peine les carrés eurent-ils pris place, que les mameloucks sortirent de leurs

retranchements en masses inégales, sans choisir, sans calculer, et se ruèrent sur les carrés qu'il trouvèrent le plus près d'eux : c'étaient les divisions **DESAIX** et **REYNIER**.
Arrivés à portée de fusil, les assaillants se divisèrent en deux colonnes : la première marchait tête baissée sur l'angle gauche de la division **REYNIER** ; la seconde sur l'angle droit de la division **DESAIX**. Les carrés les laissèrent approcher à quinze pas, puis ils éclatèrent ; chevaux et cavaliers se trouvèrent arrêtés par une muraille de flamme. Les deux premiers rangs de mameloucks tombèrent comme si la terre tremblait sur eux. Le reste de la colonne, entraîné par sa course, arrêté par cette muraille de fer de de feu, ne pouvant ni ne voulant retourner en arrière, longea toute la face du carré **REYNIER**, dont le feu à bout portant le rejeta sur la division **DESAIX**, qui, se trouvant alors prise entre ces deux tempêtes d'hommes qui tourbillonnaient autour d'elle, leur présenta le bout des baïonnettes de son premier rang, tandis que les deux autres s'enflammaient et que ses angles en s'ouvrant laissaient passer une grêle de boulets.
Il y eut un moment où ces deux divisions se trouvèrent complètement entourées, et où tous les moyens furent mis en œuvre pour ouvrir ces carrés impassibles et mortes ; les mameloucks chargeaient jusqu'à dix pas, recevaient le double feu de la fusillade et de l'artillerie, puis faisant faire volte-face à leurs chevaux, qui s'effrayaient à la vue des baïonnettes, ils les forçaient d'avancer à reculons, les faisaient cabrer et se renversaient avec eux en arrière, tandis que les cavaliers démontés se traînaient sur les genoux, rampaient comme des serpents et allaient couper les jarrets de nos soldats. Il en fut ainsi pendant trois quart d'heure que dura cette horrible mêlée ; nos soldats, à cette manière de se battre, ne reconnaissaient plus des hommes ; ils croyaient avoir affaire à des fantômes, à des spectres, à des démons passant au milieu de la fumée et des flammes sur des chevaux fantastique comme eux. Enfin, mameloucks acharnés, cris d'hommes, hennissements de chevaux, flamme et fumée, tout s'évanouit, et il ne resta, entre les deux divisions, qu'un champ de bataille sanglant, jonché de morts, de mourants, hérissés d'armes et d'étendards, se plaignant et remuant encore, comme après la tempête une houle mal calmée.

Les trois autres carrés regardaient l'arme au bras et mèche allumée cette horrible lutte, attendant que leur tour vint de détruire ou d'être détruits. Lorsque leur parvint le signal de l'attaque générale, les divisions **BON, MENOU** et **DUGUA** reçurent l'ordre de détacher les première et troisième compagnies de chaque bataillon et de les former en colonne, tandis que les deuxième et quatrième, gardant la même position, resserraient seulement les carrés qui, de cette manière, s'avanceraient pour soutenir l'attaque, ne présentant plus que trois hommes de hauteur.

Cependant cette première colonne de mameloucks dispersée, évanouie, s'était dirigée vers le petit village de Bilksit où elle comptait se reformer ; mais une circonstance bizarre faisait que ce village était en ce moment au pouvoir des Français, et que les mameloucks, au lieu d'y trouver un abri, allaient y chercher un nouvel échec.

Les divisions **DESAIX** et **REYNIER** étant arrivées, comme nous l'avons dit, les premières à leurs postes, s'étaient placées entre les redoutes d'Embabeh et le village de Bilksit ; quelques soldats eurent alors l'idée que ce village pouvait contenir de l'eau et des vivres et demandèrent au général **DESAIX** la permission de s'y rendre : comme la supposition n'était point impossible et que d'ailleurs il était bon d'éclairer un point couvert d'où l'ennemi pouvait déboucher à l'improviste, cette permission leur fut accordée. **DESAIX**, pour régulariser le mouvement, ordonna donc à quatre compagnies de grenadiers et de carabiniers, à une compagnie d'artillerie du 4e régiment et à un détachement de sapeurs d'occuper le village, sous le commandement des chefs de bataillons **DORSENNE** et **PEIGE** et d'enlever les vivres qui s'y trouveraient. Nous fourrageurs ne s'étaient

point trompés dans leur prévision et ils étaient à l'œuvre lorsqu'ils entendirent pétiller la fusillade et gronder au-dessus d'elle les roulements du canon.
Au premier bruit de l'attaque, le commandant **DORSENNE** jugeant que le renfort qu'il porterait aux deux divisions serait de peu d'importance, craignant d'ailleurs d'être enveloppé avec ses six compagnies, les avait dispersées derrière les murs des enclos, dans les maisons et sur les terrasses. Le mameloucks arrivèrent droit sur le village, comme une volée de perdrix qui s'abat ; mais à peine la tête de la colonne fut-elle entrée dans la rue, que les enclos, les maisons, les terrasses pétillèrent à leur tour. Cependant les mameloucks ne reculèrent pas. La colonne, comme un immense serpent, se déroula au galop dans la rue, ressortir par l'extrémité opposée, toute mutilée et toute sanglante et s'en alla, formant un demi-cercle immense, longer les rives du petit ruisseau et reparaître à la droite de la division **DESAIX**.
En ce moment même, les cinq carrés s'avançaient enfermant Embabeh dans leur cercle de fer. Tout à coup, la ligne arabe s'enflamma à son tour : 37 pièces d'artillerie, tonnant en même temps, croisèrent leur réseau de fer sur la plaine. La flottille bondit sur le Nil, secouée par le recul de ses bombardes ; et **MOURAD**, à la tête de 6 000 cavaliers s'élança de sa redoute pour voir s'il ne pourrait pas mordre enfin sur ces carrés infernaux. La colonne qui avait donné la première, revint alors à la charge et laissant à **MOURAD** les carrés **DUGUA, MENOU** et **BON**, se rejeta sur les divisions **DESAIX** et **REYNIER**.

Alors on vit une chose merveilleuse ; c'est-à-dire 6 000 cavaliers, les premiers du monde, montés sur des chevaux dont les pieds ne laissaient point de trace sur le sable, tournant comme une meute autour de ces carrés immobiles et enflammée, les étreignant de leurs replis, les enveloppant de leurs nœuds, cherchant à les étouffer quand il ne pouvaient les ouvrir, se dispersant, se reformant pour se disperser encore, en changeant de face comme des vagues qui battent un rivage, puis revenant sur une seule ligne et pareils à un serpent gigantesque dont on voyait parfois la tête conduite par l'infatigable **MOURAD**, se dresser jusqu'au dessus des carrés. Cela dura une heure ainsi, chaque carré, enveloppant et combattant pour son compte, ignorait ce que devenait le reste de l'armée. Mais les batteries des retranchements changèrent tout à coup de direction ; les mameloucks entendirent tonner contre eux leurs canons et se virent enlever par leurs propres boulets ; puis bientôt leur flottille, heurtée par la nôtre, prit feu et sauta. Tandis que **MOURAD** et ses cavaliers usaient leurs dents et leurs griffes de lions contre nos carrés, les trois colonnes d'attaque s'étaient emparées des retranchements et **MARMONT**, commandant la plaine, foudroyait, des hauteurs d'Embabeh, les mameloucks acharnés contre nous.
Alors **BONAPARTE** ordonna une dernière manœuvre et tout fut fini : les carrés s'ouvrirent, se développèrent, se joignirent et se soudèrent comme les tronçons d'une chaîne ; **MOURAD** et ses mameloucks se trouvèrent pris entre leurs propres retranchements et toute la ligne de bataille française. **MOURAD** vit que la bataille était perdue ; il rallia ce qui lui restait d'hommes, et, entre cette double ligne de feu, au galop aérien de ses chevaux, tête baissée, il s'élança dans l'ouverture que la division **DESAIX** laissait entre elle et le Nil, passa comme un tourbillon, s'enfonça dans le village de Gyseth et reparut un instant après à l'extrémité opposée, se retirant vers la Haute-Egypte, avec deux ou trois cents cavaliers, reste de sa puissance.

Quant à **IBRAHIM**, il n'avait point pris part au combat, qu'il avait regardé de l'autre côté du Nil ; à peine vit-il la journée perdue qu'il rentra dans le Kaire.

MOURAD avait laissé 3 000 hommes sur le champ de bataille, 40 pièces d'artillerie, 40 chameaux chargés, ses tentes, ses chevaux, ses esclaves en abandonnant cette plaine, toute couverte d'or, de cachemires et de soie, aux soldats vainqueurs, qui firent un butin immense ; car les mameloucks

étaient couverts de leurs plus belles armures et portaient sur eux tout ce qu'ils possédaient en bijoux et argent.

BONAPARTE coucha le même soir à Gyseth, dans la maison de plaisance de **MOURAD**.

Pendant la nuit, **IBRAHIM** se dirigea sur Belbéis, capitale de la province de Charkich, emmenant avec lui **SEID-ABOU-BEKER,** le représentant du grand seigneur.

Le lendemain, dans la journée, des négociants français vinrent au quartier général et annoncèrent cette nouvelle à **BONAPARTE**. Celui-ci résolut de prendre possession du Kaire le soir même, et envoya l'adjudant général **BEAUVAIS** au général **BON**, à Embabeh, pour lui ordonner de détacher, avec les compagnies de grenadiers de la 32e brigade, le général **DUPUY**, investi du commandement du Kaire. **DUPUY** rassembla les élus qui devaient l'accompagner, commença immédiatement ses opérations de passage, et s'apprêta tranquillement à aller, avec ses 200 hommes, occuper une ville de 300 000 âmes. Ses instructions portaient de profiter de la nuit pour pénétrer jusqu'au quartier franc et s'y retrancher. Sur les huit heures du soir, le passage du Nil s'opéra d'Embabeh à Boulacq.

La nuit était close lorsque la petite troupe arriva devant les murs du Kaire ; elle trouva les portes fermées mais sans gardes pour les défendre. Les Français n'eurent qu'à les pousser ; elle cédèrent et s'ouvrirent, laissant apercevoir une ville sombre et muette. En eût cru entrer dans les tombeaux des califes.
Le général **DUPUY** ordonna que le tambour battît, afin que ceux qui marchaient à la queue de la colonne ne s'égarassent point au milieu de ces rues tortueuses et inhospitalières. L'ordre fut accompli et ce bruit nocturne et inusité, loin de tirer les Arabes de leur léthargie, leur inspira encore une terreur plus profonde.
Cependant trouver le quartier franc au milieu d'une ville inconnue où le jour on a peine à se diriger sans guide, n'était pas chose facile pour nos soldats : aussi s'égarèrent-ils, non pas individuellement, mais en masse. A une heure du matin, et après une marche de trois heures sur le sol inégal et rocailleux des rues du Kaire, le général **DUPUY**, fatigué, fit faire halte et ordonna d'enfoncer les portes d'un grande maison en face de laquelle on était arrivé. Le hasard fit qu'elle appartînt à un chef de mameloucks qui avait suivit **MOURAD**, de sorte qu'elle était inhabitée. Les Français y entrèrent, s'y établirent en attendant le jour, et, après avoir disposé des sentinelles, s'y endormirent aussi tranquillement que s'ils eussent été au milieu de Paris, au quartier Popincourt ou dans la caserne de Babylone.

Tel fut le premier acte de la prise de possession du Kaire. Le lendemain, 23, **BONAPARTE** fit à son tour son entrée dans la capitale de l'Egypte ; et le même soir la proclamation suivante fut affichées à la porte de toutes les mosquées.

« Peuple du Kaire, je suis content de votre conduite : vous avez bien fait de ne point prendre parti contre moi ; je suis venu pour détruire la race de mameloucks, protéger le commerce et les naturels du pays. Que tous ceux qui ont peur se tranquillisent ; que tous ceux qui se seront éloignés rentrent dans leurs maisons ; que la prière ait lieu aujourd'hui comme à l'ordinaire, comme je veux qu'elle continue toujours : ne craignez rien pour vos familles, vos maisons, vos propriétés et surtout pour la religion du prophète, que j'aime.
« Comme il est urgent que la tranquillité ne soit pas troublée, il y aura un divan de sept personnes qui se réuniront à la grande mosquée ; il y en aura toujours deux près du commandant de la place et quatre seront occupés à maintenir la tranquillité publique et à veiller à la police. »

La garnison du Kaire fut formée d'une partie de la division **BON** et de la division **KLEBER**, que commandait, comme nous l'avons dit, par intérim le général **DUGUA** et dont on se rappelle que la 2e demi-brigade légère faisait partie.

Pendant cette période le la guerre d'Egypte, la 2e demi-brigade légère eut pour commandant le chef de brigade **DESNOYERS**, le même qui avait été nommé à la création (1794). Elle eut pour général de brigade **VERDIER** et pour général de division **KLEBER**.

CHAPITRE III

Administration du Kaire. - Dévouement du carabinier Maillard, de la 2e légère. - Politique de Bonaparte avec la Porte et la Syrie. - Lettre à Djezzar. - Expédition de Syrie. - Kléber reprend le commandement de sa division. - La 2e légère à El-Arich. - La 2e légère fait partie de l'avant-garde. - la division Kléber égarée dans les déserts de la Palestine. - Combat de Gaza. - Prise de Jaffa. - Investissement de Saint-Jean d'Acre. - La 2e légère monte plusieurs fois à l'assaut.

Les premiers soins du général en chef, à son arrivée au Kaire, furent donnés à l'administration du pays et à la sûreté de la capitale. Le général **VERDIER**, qui était campé à Gyseth, fut envoyé aux grandes Pyramides avec la deuxième demi-brigade pour y protéger la construction d'une redoute étoilée pouvant contenir cent hommes et deux pièces de canon. Cet ouvrage était destiné à protéger les environs des Pyramides contre les incursions des Arabes et à faciliter aux savants et aux curieux l'examen des monuments éternels.

Le général **VERDIER** commença par faire connaître aux tribus voisines, à l'aide d'une proclamation distribuée dans les villages par les Arabes qui venaient apporter des vivres aux travailleurs, que le général en chef était disposé à sévir rigoureusement contre ceux qui refuseraient de vivre en bon intelligence avec les Français : mais, malgré ces menaces, quelques soldats étant allés moudre du grain au village d'El-Bothoun, on entendit bientôt des coups de fusil retentir dans la direction de ce village ; et comme on ne fit aucun doute que le détachement n'eût été attaqué, une des compagnies de carabiniers de la deuxième légère reçut l'ordre de se porter au secours de ses camarades.
La compagnie s'élança au pas de course, animée par la fusillade qu'elle entendait. Mais la chaleur était grande, on entrait dans le sable jusqu'aux genoux ; ces deux inconvénients ralentissant la marche, il en résulta que le secours devait arriver trop tard si un carabinier nommé **MAILLARD**, soldat vigoureux et endurci à la fatigue n'eut devancé ses compagnons de plus de cinq cents pas et, se précipitant seul dans le village, n'eut attaqué les Arabes avec tant d'intrépidité, que ceux-ci, ne pouvant croire qu'ils n'avaient affaire qu'à un seul homme et s'attendant à voir paraître immédiatement le reste de la compagnie, prirent la fuite à son aspect. Lorsque la compagnie arriva, elle trouva les Arabes disparus et **MAILLARD** au milieu des malheureux que, grâce à son courageux dévouement, il venait d'arracher à la mort.

Cependant **BONAPARTE**, en partant pour l'Egypte, avait emporté la promesse du Directoire qu'il ne serait point troublé dans son expédition par l'intervention de la Turquie. En effet, l'Egypte enlevée aux beys ne causait à la Sublime-Porte qu'un dommage assez faible pour qu'il fût facile de

le compenser. Mais **BONAPARTE** parti, la négligence du Directoire laissa les Russes et les Anglais maîtres de l'Orient. **SÉLIM III**, cédant à leur influence, avait fait arrêter et conduire aux Sept-Tours tous les membres de la légation française et un manifeste plein d'outrages et de menaces avait été répandu avec profusion en Egypte, en attendant que le gouvernement du grand seigneur montrât son hostilité contre les Français d'une manière encore plus directe et plus efficace.

BONAPARTE avait prévu cette négligence du Directoire, quoiqu'il ne lui fût pas venu à la pensée qu'elle dût aller jusqu'à un si profond oubli. Il avait donc songé à tout hasard à se faire un ami d'**Achmeth DJEZZAR** pacha d'Acre en Syrie : et pour engager le visir à conserver de bonnes relations avec l'armée française, il lui avait envoyé le chef de bataillon **BEAUVOISIN**, officier de son état-major, avec une lettre écrite de sa main pour lui offrir paix et alliance. Mais, malgré l'envoi de cette lettre, **BEAUVOISIN** ne put être admis en présence du pacha. Bien plus **DJEZZAR** donna à peine à l'envoyé du général en chef quelques heures pour remettre à la voile ; le menaçant, s'il restait dans le port dix minutes après l'heure indiquée pour son départ, de le faire pendre comme un espion. Le chef de bataillon **BEAUVOISIN** ne profita pas même du délai accordé ; il partit aussitôt cette menace faite, et revint au Kaire rapporter à **BONAPARTE** cette insolente réponse.

Vers le même temps le manifeste du grand seigneur arriva en Egypte : il n'y avait plus de doute, une guerre avec la Porte était imminente et **DJEZZAR** n'avait montré tant d'audace que parce qu'il se sentait soutenu par elle, tout rebelle qu'il lui avait été jusqu'alors.
Dès ce moment une expédition de Syrie fut résolue, qui devait avoir deux résultats : le premier de disperser les mameloucks **d'IBRAHIM**, le second de punir l'insolence du pacha. Cependant cette nouvelle guerre ne devait être entreprise que dans l'impossibilité de faire autrement ; **BONAPARTE** résolut de tenter une dernière démarche près de **DJEZZAR**, il lui écrivit une seconde lettre qu'il lui fit porter par deux Arabes.

Cette seconde lettre, comme la première, demeura sans résultat. **BONAPARTE** à son tour avait menacé **DJEZZAR** d'aller à Acre : cette menace ne devait pas être vaine et tous les préparatifs furent faits pour qu'elle fût mise à exécution.

D'abord le village de Katich fut occupé par un détachement de la division **REYNIER** : c'était un excellent poste militaire situé à trois journées de marche de Salahieh, sur le chemin qui conduit de la province de Chargieh, en Syrie, en passant par El-Arich. A peine fut-il en notre pouvoir, que le chef de brigade du génie **SAMSON** fut envoyé au Kaire pour y construire un fort capable de mettre 500 hommes à l'abri d'une attaque de vive force. Ce fort en outre devait contenir deux magasins d'approvisionnement et deux fours pour la confection du biscuit.

De son côté, **DJEZZAR**, comme pour répondre à notre défi, s'empara du fort d'El-Arich, situé sur le territoire égyptien, vers les frontières de la Syrie.

A peine **BONAPARTE** eut-il appris cette occupation, qu'il s'empressa de réunir les troupes qu'il comptait emmener avec lui dans l'expédition de Syrie : c'étaient quatre divisions d'infanterie et un détachement de 900 chevaux. **REYNIER, BON, LANNES** et **KLEBER** devaient commander chacun une de ces divisions ; **MURAT** devait marcher à la tête de la cavalerie.

La 2e légère se trouva faire partie de la division du général **KLEBER**, qui était composée en outre des 25e et 75e de ligne.

Enfin les généraux **CAFFARELLI** et **DOMMARTIN** avaient la direction du génie et de l'artillerie, qui se composaient de 4 pièces de 12, de 3 pièces de 8, de 5 obusiers et de 3 petits mortiers de 5 pouces ; en outre chaque division d'infanterie traînait avec elle 2 pièces de 8, 2

obusiers de 6 pouces et 2 pièces de 3 ; les guides à cheval et à pied du général en chef avaient 4 pièces de 8 et 2 obusiers de 6 pouces et la cavalerie du général **MURAT** 4 pièces de 4.

Les quatre divisions réunies, y compris les 900 chevaux, formaient un total de 13 000 hommes à peu près.
Quant à l'artillerie de siège, qu'il était impossible de conduire à travers le désert, elle devait être transportée par mer, sur *la Junon, la Courageuse et l'Alceste*. Ces trois frégates avaient ordre de croiser sur les côtes de Syrie et de se mettre en communication avec l'armée de terre, dont l'arrivée à Jaffa était calculée avec cette précision qui était le cachet particulier des connaissances du jeune général en chef.

Le général **REYNIER** avait été désigné pour former avec sa division l'avant-garde de l'armée expéditionnaire ; il partit en conséquence le 23 janvier pour se rendre à Salahieh : le 6 février toutes se troupes étaient réunies à Katich et se mirent en marche pour traverser le désert qui conduit à El-Arich.
Le 14, le général **KLEBER** et sa division arrivèrent devant cette place ; ils y trouvèrent le général **REYNIER**, qui, après s'être emparé du village, assiégeait alors le château ; quatre jours après toute l'armée expéditionnaire était réunie sur ce point.
Les assiégeants campèrent sur des monticules de sable entre le village et la mer : l'artillerie, mise en batterie le même jour, commença à foudroyer le château ; deux jours après la brèche était praticable.

BONAPARTE savait de quel prix allait devenir pour lui l'existence de chacun de ses hommes ; au lieu d'ordonner l'assaut, comme il l'eût fait en toute autre circonstance, il se contenta donc de faire sommer **IBRAHIM-AGA** de se rendre. **IBRAHIM** consulta sa garnison homme par homme, et, voyant que le sentiment de la majorité était pour une capitulation, il demanda quelles seraient les conditions du traité.
Ces conditions furent celles imposées d'habitude en Europe : **BONAPARTE** demanda que la garnison déposât les armes et livrât ses chevaux et ses bagages. Mais en Orient où les armes et les chevaux sont la seule propriété du soldat, une pareille proposition devait révolter les assiégés ; aussi, ses Arnaultes et ses Maugrabins, **IBRAHIM** écrivit au général en chef qu'il ne pouvait adhérer à cette proposition.

BONAPARTE comprit que son entêtement pour une formalité sans importance en elle-même pouvait lui coûter la vie de quelques centaines de braves ; il consentit à laisser la garnison avec armes et bagages. En conséquence, le lendemain, 19 février la capitulation fut signée : elle portait que la garnison d'El-Arich en sortirait le même jour et se rendrait par le désert à Bagdad ; qu'un drapeau tricolore et un sauf-conduit, signé du général en chef, lui seraient accordés pour traverser les postes français ; que les chevaux et l'artillerie resteraient dans le fort et enfin que les chefs des différents corps jureraient de ne point servir dans l'armée de **DJEZZAR** avant un an révolu. Le traité fut accepté.

L'exemple **d'IBRAHIM** fut au reste suivi par une partie des Maugrabins, qui, ne voulant pas se rendre à Bagdad par le désert, préférèrent rester au service de la France, sous la forme d'une espèce de corps franc. Le surlendemain de la capitulation **BONAPARTE** envoya au Kaire les drapeaux pris par **REYNIER** dans le combat du 14 et les drapeaux trouvés dans le fort d'El-Arich.

L'armée resta quatre jours campée devant El-Arich, autant pour se reposer des fatigues qu'elle avait déjà éprouvées que pour remettre le fort en état de défense. En effet, El-Arich, par sa position sur les frontières d'Egypte et de Syrie et par son voisinage de la mer, était une place d'une grande importance, surtout en cas de revers.

Le 22, le général **KLEBER** remplaça le général **REYNIER** dans la conduite de l'avant-garde. En conséquence, vers les quatre du matin, accompagné de **MURAT** et de sa cavalerie, et à la tête de sa division formée, comme nous l'avons dit, des deux premiers bataillons de la 2e légère et des 25e et 75e de ligne, il se mit en marche pour Kan-Younes, premier village de la Palestine, où, distance calculée, il devait arriver le soir même ; mais, soit perfidie, soit ignorance, son guide s'égara et égara l'armée avec lui. Perdu ainsi avec ses 3 000 hommes, **KLEBER** erra toute la journée dans le désert, enfonçant jusqu'aux genoux dans le sable, brûlé par un soleil de plomb et dévoré par une soif ardente qu'aucun moyen humain ne pouvait étancher. Aussi, en voyant le soir haletants et abattus ces hommes qu'il avait emmenés le matin joyeux et forts, **KLEBER** fit fusiller, coupable ou non, le guide qui les avait ainsi égarés.
La nuit se passa à attendre et à craindre le jour ; un seul espoir restait au général, c'était de s'emparer de quelque Arabe, et de le forcer, bon gré, mal gré, de lui servir de guide jusqu'à Kan-Younes. Aussi au point du jour mit-il en campagne une cinquante de cavaliers en leur ordonnant de battre le désert dans toutes les directions. La plupart étaient déjà revenus sans avoir trouvé personne, lorsque vers les onze heures on vit arriver quatre soldats qui ramenaient deux Arabes.
Les deux Arabes consentirent à conduire l'armée à Kan-Younes. On leur fit faire serment qu'ils seraient des guides sûrs ; on leur promit une forte récompense en cas de fidélité, on leur montra le cadavre de leur compatriote en cas de trahison.

Les Arabes, soit crainte, soit franchise, accomplirent fidèlement la mission dont ils étaient chargés ; mais le premier guide, en égarant la division, l'avait enfoncée vers le Nord, il fallut donc marcher de nouveau sans eau et sans vivre, toute la journée et une partie de la nuit : le lendemain au point du jour, on aperçut une troupe d'hommes, de chevaux et de dromadaires qui entouraient un de ces tombeaux en forme de chapelle construits dans le désert et que l'on appelle *santons*. La première idée de tous fut que c'était un parti d'Arabes, mais à l'aide de sa lunette le général reconnut bientôt l'uniforme français ; il marcha droit au tombeau et y trouva le général en chef avec quelques guides à cheval et un faible détachement du corps des dromadaires. Les deux troupes firent leur jonction, et, comme on n'était plus qu'à trois lieues de Kan-Younes, on renvoya les guides avec la récompense promise.
En deux ou trois heures les trois autres divisions arrivèrent ; les puits du santon furent mis à sec, on en creusa aussitôt deux autres. Mais, quoique ces puits ne produisissent qu'une eau saumâtre, l'armée en éprouva un grand soulagement ; elle venait de faire plus de 60 lieues dans le désert.

On passa la journée au santon. Le lendemain on marcha sur Kan-Younes où l'on fit une halte ; puis on se remit en marche pour atteindre le camp d'Abdallah ; mais à la vue des Français celui-ci plia ses tentes et battit en retraite vers Gaza ; l'armée bivouaqua sur l'emplacement du camp abandonné.
Le lendemain les soldats, bien frais et bien reposés, se mirent en route au point du jour ; ils suivaient le chemin suivi par leurs ancêtres les croisés : seulement eux venaient au nom de la liberté au lieu de venir au nom de la religion ; et la Marseillaise retentissait aux mêmes lieux où, cinq cents ans auparavant, s'étaient fait entendre les cantiques de la foi. Entre ces chants religieux et ces chants patriotique, un peuple s'était fait nation.

Vers les deux heures de l'après-midi, l'avant-garde, composée comme nous l'avons dit, de la 2e légère et des 25e et 75e de ligne, aperçut un corps ennemi placé sur une hauteur en avant de Gaza, elle s'arrêta et fit annoncer au général en chef cette nouvelle.

Non seulement l'armée s'était reposée la veille et la surveille, mais depuis le matin elle voyait un horizon de bois et de verdure succéder aux plaines sablonneuses où elle avait manqué d'être ensevelie ; en outre une pluie abondante venait de tomber, le général en chef avait ordonné une

halte, et chaque soldat, défaisant ses habits, avait reçu, comme autrefois les Israélites la manne, cette rosée bienfaisante qui semblait un miracle du ciel.

La nouvelle qu'on allait se trouver en face de l'ennemi fut donc accueillie par de grands cris de joie ; aussitôt **BONAPARTE**, suivant sa tactique ordinaire à l'égard des Orientaux, fit former ses hommes en carrés. La division **KLEBER**, prenant la gauche, marcha sur la droite de l'ennemi, composée de mameloucks ; la division **BON**, placée au centre, s'avança pour heurter de front la ligne **d'ABDALLAH** ; la division **LANNES**, formant notre gauche, se dirigea par les hauteurs pour tourner la droite du pacha ; enfin **MURAT** et sa cavalerie, escortés d'une batterie de 6e pièces d'artillerie légère, reçurent l'ordre de charger à fond les mameloucks.

Mais l'ennemi montrait autant d'hésitation que nos soldats laissaient voir de confiance ; sa cavalerie, surtout, avançait et reculait avec une crainte visible. Les trois divisions sentaient encore leur courage s'augmenter de tous ces tâtonnements et marchaient au pas de course ; **MURAT** et sa cavalerie se déployaient comme une écharpe mouvante dans l'espace qui séparait notre armée de l'armée ennemie ; **KLEBER**, le plus avancé de tous, menaçait déjà la gauche de la terrible baïonnette ; la 2e légère venait de couper les tirailleurs ennemis, quand tout à coup, pareils à une volée d'oiseaux qui s'enlève, les mameloucks tournèrent bride et s'enfuirent au galop ; le reste de l'armée égyptienne les suivit. **MURAT** put à peine sabrer quelques attardés et **KLEBER**, tuer une vingtaine d'hommes.
L'ennemi avait abandonné Gaza si précipitamment qu'il n'avait pas même pris le temps de jeter garnison dans le fort. L'armée française elle-même, acharnée à la poursuite de l'ennemi, avait traversé la ville sans s'y arrêter et n'avait fait halte qu'une lieue au-delà ; enfin, perdant l'espoir de rejoindre les fuyards, elle prit position sur les hauteurs, où, selon la Bible, Samson emporta les portes de sa prison ; puis, la ville explorée, on vint annoncer au général en chef, qui transmit aussitôt cette bonne nouvelle à l'armée, qu'on venait d'y trouver 100 000 rations de biscuit, 16 800 livres de poudre, du riz et de l'orge en abondance, une grande quantité de cartouches et plusieurs pièces de canon.

En ce moment arriva une députation de la ville ; cette députation venait supplier le général en chef de la sauver du pillage. **BONAPARTE** la rassura, lui dit que les Français venaient faire la guerre aux mameloucks, mais étaient amis des Syriens ; en effet, la discipline la plus sévère fut maintenue parmi les troupes, et Gaza, organisée à l'instar du Kaire, eut, comme la capitale de l'Egypte, un divan composé de ses principaux habitants chargé de rendre la justice au nom des Français.

L'armée se reposa à Gaza jusqu'au 27 ; le 28 elle apprit que l'ennemi rassemblait ses forces à Jaffa : l'ordre fut aussitôt donné de marcher sur cette ville. C'étaient de nouvelles souffrances à endurer ; le soldat savait qu'il avait une plaine immense de sable aride et mouvant à traverser et que les chameaux eux-mêmes, ces habitants du désert, ne traversaient qu'avec effort et lenteur cet océan de poussière enflammée. Mais l'armée était pleine d'ardeur et de courage ; elle était enthousiasmée par ses débuts dans la campagne : elle partit en chantant ; et si pendant la route ces chants s'éteignirent, le soldat n'en fut pas moins un modèle de force et de volonté. Pendant 6 lieues on fut obligé de tripler les attelages de l'artillerie, pendant 3 lieues les pièces n'avancèrent qu'avec 6 hommes poussant à chaque roue.

KLEBER et son infatigable division formaient toujours l'avant-garde. Le 3, elle arriva en vue de Jaffa ; quelques postes de mameloucks, placés en observation en avant de la ville, se replièrent aussitôt et se mirent à l'abri derrière ses remparts. **KLEBER** arriva jusqu'à demi-portée de canon

de la place, reconnut qu'elle n'était défendue que par une muraille sans fossés, et en commença l'investissement.

Le soir même, **BONAPARTE** arriva avec les deux autres divisions. Pendant la nuit le général en chef apprit que les Naplousins étaient descendus de leurs montagnes et s'apprêtaient à venir troubler les opérations du siège, il résolut alors de mettre entre eux et lui une muraille plus solide que celle qui défendait Jaffa ; il ordonna à **KLEBER** et sa division de marcher au devant d'eux.

KLEBER abandonna au point du jour ses postes où il fut aussitôt remplacé par les divisions **BON** et **LANNES** qui investirent la partie orientale, et le second la partie occidentale de Jaffa ; puis remontant au Nord, il alla se poster sur le torrent de la Moya, à 2 lieues environ de Saint-Jean d'Acre. Là il reçut la nouvelle de la prise de Jaffa, le carnage horrible qui en était la suite, et, dans sa franchise allemande, il écrivait à **BONAPARTE** ces quatre lignes :

« Vous avez fait une fière brèche aux remparts de Saint-Jean d'Acre par la manière brillante dont vous venez d'emporter la place de Jaffa ; recevez-en mes félicitations sincères. »

Dans cette même lettre, **KLEBER** donnait au général en chef des détails sur sa situation. Les Naplousins continuaient à se montrer hostiles ; les pachas de Syrie organisaient des forces pour accourir au secours de Saint-Jean d'Acre. Naplous semblait être le rendez-vous général des ennemis ; en effet, Naplous, couverte par une forêt de chênes, la seule qui existe d'El-Arich à Damas, distante de 18 lieues de Jaffa, de 14 de Jérusalem et de 16 de Saint-Jean d'Acre, était un excellent centre d'opérations : aussi **KLEBER** écrivait-il qu'il allait s'emparer de la forêt de chênes et marcher sur Naplous.

Mais cette résolution ne s'accordait pas avec le projets de **BONAPARTE** : c'était Saint-Jean d'Acre qu'il lui fallait pour accomplir sa gigantesque épopée orientale. Il écrivit au général **KLEBER** pour lui donner l'ordre d'endormir les Naplousins par des négociations, au lieu de les attaquer.

Déterminé à marcher aussi rapidement que possible sur Saint-Jean d'Acre, il appela à lui le général **REYNIER** et sa division, avec ordre de ne placer dans El-Arich, entièrement réparée et fortifiée à neuf, que la garnison strictement nécessaire pour la défendre. Le général **REYNIER** se mit aussitôt en route et arriva après deux jours de marche. La veille de son arrivée les deux divisions de **LANNES** et **BON** avaient déjà quitté Jaffa pour rejoindre l'avant-garde et rallier **KLEBER** en passant ; il le trouvèrent à Miski au moment où, menacé par l'ennemi, il venait d'envoyer une reconnaissance pour s'assurer de ses intentions. Les Naplousins présentaient un corps d'armée considérable et l'on sut par un prisonnier qu'**ABDALLAH-PACHA** était sur le point de faire sa jonction avec eux. Un courrier fut aussitôt envoyé à **BONAPARTE** pour lui porter cette nouvelle.

Le général en chef reçoit le message dans la nuit du 14 au 15. Le 15 au matin il presse sa marche sur Zeta ; à dix heures il fait sa jonction avec **KLEBER, BON** et **LANNES**. A midi, les gardes avancées ont connaissance d'un corps nombreux de cavalerie qu'on reconnaît pour celui **d'ABDALLAH**. Aussitôt un mouvement à droite est ordonné par le général en chef. Il s'éloigne des bords de la mer et fait ses dispositions pour attaquer le pacha.
BONAPARTE ordonne aux divisions **KLEBER**, **BON** et **LANNES** de se former en carrés ; **KLEBER** et **BON** marcheront au pas de charge sur la cavalerie **d'ABDALLAH**. La division **LANNES** appuiera sur la droite du pacha et manœuvrera de manière à le couper des Naplousins. Si les Naplousins fuient et rentrent dans leurs gorges, **LANNES** restera impassible et les laissera fuir.

Mais ni Turcs, ni Naplousins n'ont le courage d'attendre les vainqueurs d'El-Arich et de Jaffa. A peine les carrés arrivent-ils à la portée du fusil, que toute cette cavalerie, de si grande renommée et

d'aspect si terrible, tourne bride et se sauve au grand galop de ses chevaux ; de leur côté les Naplousins s'élancent dans leurs montagnes. **LANNES** veut arrêter ses troupes, mais emportées par leur ardeur elles n'entendent pas sa voix et s'engagent dans ces défilés que redoutait **BONAPARTE** ! En effet sa crainte n'était point exagérée, à peine y sont-elles, que l'ennemi fait volte-face, attaque à son tour, fait rouler sur elles des rochers, les fusille de front, les écrase en flanc, les repousse, les poursuit et tue le chef de la 69e brigade **BARTHELEMY** et 20 ou 60 soldats. C'est un échec irréparable, non point pour la perte matérielle, mais pour l'impression morale. Aux yeux des Syriens nous avions reculé ; ils savaient bien que nous n'étions pas invulnérables, mais il nous croyaient invincibles.

L'armée bivouaqua le 15 à la tour de Zeta ; le 16, elle s'établit à Nabata ; le 17, elle s'avança sur Saint-Jean d'Acre, s'empara d'un moulin abandonné qui, au bout de deux heures, se trouva en état de fonctionner : le même jour on construisit un pont pour traverser le Kerdanneh, et le 18, à la pointe du jour, le passage s'effectua. A peine de l'autre côté de la rivière, **BONAPARTE** se porta sur une hauteur de laquelle on dominait Saint-Jean d'Acre ; il examina alors la ville avec attention. Tout autour il vit des soldats campés dans les jardins, retranchés dans les maisons, et au-delà des murs de l'ancienne ville, dans la rade de Caïffa, les deux vaisseaux anglais le *Theseus* et le *Tigre* qui tournaient vers le rivage leur double rangée de canons et se balançaient sur leurs ancre en attendant l'arrivée du reste de l'escadre.

Pendant que **BONAPARTE**, immobile et pensif, embrassait l'horizon de son regard infini et profond comme lui, l'armée était venue le rejoindre sur la hauteur où il l'avait précédée. Un instant il demeura silencieux et inquiet, car il lui sembla reconnaître, dans les travaux qui environnaient Saint-Jean d'acre, la trace d'une main européenne ; mais le pli que cette pensée avait creusé sur son front s'effaça bientôt, et, se retournant vers **KLEBER**, il lui ordonna d'attaquer les différents détachements qui défendaient les approches de la ville et de les rejeter dans Saint-Jean d'Acre. **KLEBER** lança sur eux la 2e légère ; et après un combat d'une demi-heure, l'ordre du général en chef était exécuté. Pendant ce temps un détachement, tiré de la même division, occupait le château de Chefenner, clef des débouchés de la route de Damas.

L'armée était pleine d'ardeur, et l'aspect des murs de Saint-Jean d'Acre avait encore redoublé son enthousiasme. Aux regards de la multitude, Saint-Jean d'Acre n'était qu'une bicoque, comme El-Arich et Jaffa, qui devait être enlevée d'un coup de main comme ces deux villes. **BONAPARTE** seul avait déjà prévu la lutte qui allait s'ouvrir et causait avec **CAFFARELLI** et **DOMMARTIN** des travaux à exécuter.
En effet, deux hommes étaient enfermés dans Saint-Jean d'Acre qui valaient à eux seuls une armée : ces deux hommes étaient le colonel **PHELIPPEAUX** et le commodore **SIDNEY-SMITH.**

Le génie de **BONAPARTE** eût sans doute triomphé par la science de tous ces obstacles élevés par la science, si la flottille qui portait son artillerie de siège et ses munitions n'était point tombée au pouvoir des anglais. Sur 9 bâtiments qui étaient chargés du matériel de siège, 7 furent forcés, par *le Tigre* et le *Theseus*, d'amener pavillon ; une corvette et une barque parvinrent seules à s'échapper. Dès lors, tout l'avantage fut à l'ennemi.

Cependant la confiance de **BONAPARTE** ne parut point diminuée. Le 19 mars il fit une reconnaissance de la place avec les généraux **DOMMARTIN** et **CAFFARELLI**. Le résultat de cette reconnaissance fut qu'on attaquerait le front est de la ville. En conséquence, le chef de brigade du génie **SAMSON** fut chargé de reconnaître le soir même la contrescarpe.

La nuit venue, il se prépara à accomplir sa dangereuse mission ; tantôt se traînant sur ses mains et sur ses genoux, tantôt rampant comme un serpent, il parvint, sans être aperçu jusqu'au fossé. Là, au moment où il reconnaissait, en tâtonnant, au talus plus rapide que le fossé était sans revêtement, une sentinelle crut apercevoir quelque chose qui se mouvait dans l'ombre et cria qui vive ? **SAMSON** resta la main étendue, immobile comme une statue renversée de son piédestal ; mais cette immobilité ne put entièrement tromper la sentinelle, un coup de fusil partit et la balle lui traversa la main. Malgré cette blessure **SAMSON** ne fit pas un mouvement, ne poussa point une plainte, de sorte que la sentinelle, après un moment d'observation, convaincue qu'elle avait tiré sur quelque tronc d'arbre ou quelque fût de colonne, reprit sa marche sur le rempart et **SAMSON** son exploration le long du fossé. Cependant l'obscurité était si grande, que, malgré le courage et le sang-froid dont il venait de donner une preuve, il ne put reconnaître ni la situation ni la hauteur de la contrescarpe.

Le 20, le général **CAFFARELLI**, en profitant des jardins des fossés de l'ancienne ville et d'un aqueduc qui traversait les glacis, parvint à ouvrir la tranchée à environ 150 toises à peine de la place. On se mit aussitôt aux batterie de brèche et aux contre-batteries ; de plus, pour ne point perdre de temps, les communications couvertes ne furent point perfectionnées, de sorte que les soldats était obligés de marcher courbés pour n'être point vus.
Quant aux troupes, leur état était supportable. Avec cette active industrie qui leur est familière, elles s'étaient, non point bâti des maisons, mais creusé des baraques ; ces baraques étaient tapissées de mousses et de feuillages et couvertes de branches fournies par les petits bois qui couvraient les montagnes voisines ; le Kernenneh fournissait de l'eau à la gauche de l'armée et le Tananh à la droite. Les convois de vivres attendus d'Egypte n'étaient point venus ; mais les magasins trouvés à Jaffa, à Caiffa et dans le fort de Chefenner avaient créé des subsistances à l'armée. Ensuite les Druses, ces vieux chrétiens qu'une hérésie seule sépare l'église, fidèles à leur origine qui remonte aux croisés, et constants dans leur haine pour les musulmans, étaient accourus en foule au camp français, et, apportant des provisions de toute espèce, avaient approvisionné un marché à bas prix sur les bords du Kerdenneh.

Au milieu de ces Druses, il y avait un beau jeune homme de vingt-cinq à trente ans, à la taille haute et au regard auquel chacun obéissait comme à un chef, **BONAPARTE** le fit venir et l'interrogea. Il apprit alors qu'il se nommait **DAHER**, qu'il était fils d'un vieux scheik qui s'était révolté contre le pacha **DJEZZAR**, et qui, vaincu par les Turcs, avait eu la tête tranchée par la main du bourreau. Comme on le pense bien, **BONAPARTE** accueillit non seulement le jeune homme avec bienveillance, mais, calculant le parti qu'il pouvait tirer de la haine que le fils portait aux meurtriers de son père, il le combla de présents, promit de lui rendre l'ancienne puissance de sa famille, et, l'ayant fait prince de la Tibériade, il annonça sa nomination aux Druses par une proclamation solennelle.

Puis, sûr désormais d'avoir **DAHER** pour ami et les Druses pour alliés, **BONAPARTE** revint à la plus ardente de ses pensées, au siège de Saint-Jean d'Acre.

Au bout de sept jours, les batteries de brèche et les contre-batteries, quoique armées seulement comme à Jaffa de 4 pièces de 12, de 8 pièces de 8 et de 4 obusiers, n'attendaient que l'ordre de commencer le feu. Le 28, cet ordre fut donné. On démasqua les batteries et l'on battit en brèche la tour désignée pour être le point principal de l'attaque. Les assiégés avaient des canons d'un plus fort calibre ; mais nos artilleurs avaient une expérience plus grande et un coup d'œil plus juste, de sorte que, malgré cette supériorité matérielle que les batteries ennemies avaient sur les leurs, ils parvinrent à les démonter. A trois heures du soir, la tour était éventrée.

La brèche avait été reconnue praticable, et elle l'était en effet ; mais, comme nous l'avons dit, **SAMSON** blessé et perdu dans l'obscurité de la nuit n'avait pu reconnaître s'il existait ou non une contrescarpe ; en tout cas et à tout hasard on avait poussé du côté où elle devait se trouver, un rameau de mine destiné à la faire sauter. Le lendemain, à cinq heures du matin, cette mine joua ; on vit voler des débris de pierre, on crut la contrescarpe entamée ; les soldats demandaient l'assaut à grands cris et promettaient, si on les laissait faire, d'emporter Saint-Jean d'Acre comme ils avaient emporté El-Arich et Jaffa. **BONAPARTE** donna l'ordre de monter à la brèche.

A l'instant même, le capitaine d'état-major **MAILLY** se met à la tête des grenadiers de la 69e demi-brigade et s'élance à la brèche ; mais arrivé au fossé, on trouve une contrescarpe. La mine n'a eu d'autre effet que de creuser un entonnoir dans le glacis, le revêtement n'est point entamé.
Heureusement nos soldats ne sont point hommes à se laisser abattre pour si peu. A tout hasard, chaque escouade avait emporté une échelle : **MAILLY** s'élance dans le fossé, les soldats le suivent ; le fossé est franchi malgré le feu terrible qui part des murailles et des maisons avoisinantes. **MAILLY** atteint la brèche, y monte en se cramponnant avec ses pieds et ses mains, tant la pente en est rapide ; puis, aux trois quarts du trajet, se voyant à peu près seul, se retourne vers ses compagnons et les appelle en agitant son chapeau au bout de son sabre. En ce moment une balle l'atteint, lui brise le pied : **MAILLY** tombe, mais tout en tombant il ne cesse d'appeler les braves grenadiers de la 69e, qui effectivement accourent à son aide et commencent à escalader la brèche.

La terreur qu'inspirait aux Turcs le souvenir des assauts d'El-Arich et de Jaffa était si grande, qu'en voyant s'approcher les grenadiers, les soldats qui défendaient la tour avaient fui ; mais **DJEZZAR-pacha** était accouru au milieu des fuyards, il avait reconnu le petit nombre des assaillants auxquels il avait affaire. Il avait lâché ses deux coups de pistolets en l'air en criant : « Lâches que vous êtes, comptez donc ces chiens de Français avant de fuir devant eux ! » Alors les Turcs, en voyant leur pacha marcher de sa personne sur la brèche, reprennent courage ; ils se pressent sur ses pas ; ils accourent ; ils voient 150 hommes à peine dans le fossé, séparés de leurs compagnons par toute la hauteur de la contrescarpe, et qui, dans leur ardeur d'escalader la tour, ont déjà dressé pour y monter les échelles qui leur ont servi à descendre : alors, par une de ces réactions si communes sur les champs de bataille, le courage revient aux assiégés ; et après un combat d'une heure pendant lequel 150 hommes luttent contre toute la garnison, les assaillants sont repoussés, laissant les deux tiers des leurs dans le fossé de la ville.

CHAPITRE IV

Le pacha de Damas généralissime des armées du grand seigneur. - Marche de Junot vers Nazareth avec la 2e légère. - Combat de Loubé, surnommé des 400 braves, la 2e légère y prend une part glorieuse. - Junot tue en duel un des principaux agas. - Combat de Seid-Jerra où la 2e légère fait des prodiges. - Kléber à Fouli. - Bataille du mont Tabor. - Siège de Saint-Jean d'Acre. - Mort de Caffarelli. - Dernier assaut auquel prend part la 2e légère. - Levée du siège de Saint-Jean d'Acre. - Départ de Bonaparte pour la France. - Kléber lui succède. - Combat de Menoudeah. - Combat de Lisbeh. - Mort de Kléber. - Supplice de Soleyman.

Cependant le pacha de Damas, que le grand seigneur venait de nommer généralissime de ses armées, non seulement rassemblait des troupes pour son propre compte, mais encore envoyait des messagers à tous les partisans que **DJEZZAR** pouvait avoir conservés en Syrie. Chaque jour, des courriers druses arrivaient au camp qui annonçaient que l'armée **d'ABDALLLAH**, réunie à celle des Naplousins, se préparait à tenter un grand effort pour faire lever le siège ; entourée de tous côtés d'ennemis, ayant en face d'elle une ville qu'on avait cru emporter d'un coup de main et qui faisait mine de tenir, derrière elle le désert, à droite et à gauche l'escadre anglaise qui lui fermait la Méditerranée, l'armée française, forte à peine de 10 000 hommes, perdue comme un point dans cette immensité, commençait à se trouver dans une situation singulièrement critique. **BONAPARTE** la mesura dans toute son étendue, et afin de remédier au plus pressé tout en poursuivant le siège, il résolut d'envoyer des détachements chargés de faire des pointes dans l'intérieur de la Syrie et de reconnaître la force de ses ennemis, probablement un peu exagérée par l'emphase orientale, ainsi que les diverses positons qu'ils occupaient. En conséquence, le général **VIAL** fut envoyé vers le Nord pour y prendre possession de l'ancienne Tyr ; **MURAT** prit sa direction vers le Nord-est pour s'assurer du poste de Zapheth et le général **JUNOT** marcha vers Nazareth avec ordre de s'emparer de cette ville et d'observer tout le pays au milieu duquel elle est située.

Nous allons laisser **VIAL** et **MURAT** accomplir leur mission qu'ils exécutèrent sans difficulté et nous allons suivre **JUNOT** qui, général de brigade de **KLEBER**, emmenait avec lui une partie de la 2e légère et du 19e de ligne, ainsi qu'une centaine de chevaux commandés par le chef de brigade **DUVIVIER**, du 14e dragons.

JUNOT, selon les instructions qu'il avait reçues, s'enfonça dans l'intérieur des terres et marcha droit sur Nazareth. Il se faisait précéder dans sa marche, par le scheick **DAHER** et son frère qui, à la tête de 70 cavaliers druses, lui servaient d'avant-garde. Depuis sa nomination par **BONAPARTE**, le scheick **DAHER** s'était montré constamment loyal et fidèle et **JUNOT** se fiant à lui avait cru pouvoir, vu sa connaissance des localités, lui confier la charge d'éclaireur. Aucun ennemi ne parut sur la route et **JUNOT** s'empara de Nazareth sans difficulté.

Le 16 avril, **DAHER** étant en reconnaissance, aperçut, au moment où il entrait dans la plaine qui sépare les montagnes de Naplous de celle de Nazareth, une troupe de 500 cavaliers, qu'à leur costume il crut reconnaître pour l'avant-garde de Damas. Trop faible pour tenter même de s'opposer à la marche de cette troupe, **DAHER** envoya un de ses hommes à **JUNOT** pour le prévenir de la rencontre qu'il venait de faire et se jeta dans les montagnes d'où, sans avoir à craindre son attaque, il pouvait observer l'ennemi.

JUNOT, prévenu de ce qui venait d'arriver, partir le 8 de Nazareth avec 150 grenadiers de la 19e de ligne, 150 carabiniers de la 2e légère et les 100 chevaux du chef de brigade **DUVIVIER**. A trois lieues de Nazareth, il fut rejoint par **DAHER** et ses Druses. La petite troupe, avec le renfort, formait donc un total de 420 hommes à peu près.

A 8 heures du matin, **JUNOT** était au village de Cana. Là, un nouveau renseignement lui arriva, apporté par le scheich **ELBELED** lui-même. Selon lui, l'ennemi venait de se répandre dans la plaine au nombre de 2 500 ou 3 000 chevaux. **JUNOT** ne s'en inquiéta point ; avant de partir de Nazareth, il avait envoyé un courrier au général en chef pour le prévenir de ce qui se passait et il n'hésitait pas à marcher au devant de cette troupe six fois plus forte que la sienne, certain qu'aussitôt que **BONAPARTE** apprendrait l'arrivée des Damasquins, il accourrait à son secours.

Arrivé à l'extrémité de la vallée de Cana au moment où elle s'ouvre sur Loubé, **JUNOT** aperçut effectivement un gros de cavaliers divisés en plusieurs corps et faisant bondir leurs chevaux dans la plaine qui sépare Loubé du mont Tabor. **JUNOT** piqua des deux et gagna une hauteur du somment de laquelle il embrassait tout l'horizon ; mais à peine y était-il qu'il aperçut, venant du village de Loubé, une autre troupe composée de Turkomans, de Mameloucks et de Maugrabins. Les nouveaux venus pouvaient se présenter au nombre de 2 000 à 2 500 ; ce qui doublait le total des ennemis auquel le petit détachement allait avoir affaire. Au reste, contre l'habitude des Orientaux, la seconde troupe marchait en ordre, doucement et d'un pas réglé, et planant au-dessus des rangs, on pouvoir flotter une grande quantité d'étendards, dont les plus apparents étaient portés devant les chefs.

JUNOT comprit aussitôt que ce qu'il y aurait de pis en pareille circonstance, serait de faire mine de battre en retraite ; il n'était point à une assez grande distance de l'ennemi pour que son infanterie ne fût pas jointe au bout de quelques instants par la cavalerie turque. Il résolut donc de tenir ferme, fit faire halte, fit passer à sa droite sa cavalerie qui était à sa gauche, ordonna au troisième rang de son infanterie de faire demi-tour à droite, fit occuper par un détachement de grenadiers flanqué en potence, la place que venait de quitter la cavalerie, en opposant ceux-ci aux nouveaux venus, que **JUNOT** avait bien vite reconnus pour être les seuls dangereux, par la discipline qu'ils observaient, imposa le plus profond silence, défendit de faire feu avant que l'ennemi ne fût à 20 pas et attendit. Chaque soldat, au reste, qui sentait que la présence d'esprit de son chef secondée par une unité d'obéissance complète, pouvait seule le sauver, obéit sans dire un mot ; **JUNOT** jeta les yeux sur sa petite troupe, lut la confiance sur tous les visages, et là ou un autre eût désespéré, il prédit tout haut le succès.

Les deux troupes ennemies avaient échangé des messages et étaient convenues d'attaquer en même temps et des deux côtés opposés : elle s'avançaient avec toute la confiance que leur inspirait leur supériorité numérique ; à peine s'était-il présenté à l'idée des Turcs et des Arabes qu'une pareille poignée d'hommes essayât de résister : ils comptaient sur une boucherie et non sur un combat.
Cependant les 400 braves tenaient ferme ; muet, immobiles, la baïonnette en avant, l'œil sur l'ennemi, ils voyaient s'effacer la distance qui les séparait des deux hordes de barbares ; l'une s'avançait sans ordre et avec de grands cris, l'autre serrée, gardant ses rangs, et comme si une main européenne avait façonné son indiscipline nomade. Toutes deux venaient avec la rapidité du vent, l'une sur la cavalerie, l'autre sur l'infanterie ; à 20 pas de distance la fusillade éclata, rapide, serrée et pétillante comme un tonnerre qui gronde ; 300 cadavres jonchèrent la terre, chevaux et cavaliers firent volte-face et allèrent se reformer hors de la portée du fusil, car, si emporté par l'élan des deux troupes, il avait été arrêté court par cette terrible décharge.

JUNOT jeta un coup d'œil sur sa troupe ; pas un homme n'avait bougé, chacun était à son rang, on rechargeait les armes ; la cavalerie seule était un peu ébranlée. Ne pouvant opposer à l'ennemi une fusillade aussi bien soutenue que celle de l'infanterie le choc avait été pour elle plus immédiat et plus terrible ; **JUNOT** courut à elle, le peloton un moment disjoint se resserra. Il était temps, l'ennemi revenait à la charge ; de nouveau la distance disparaissait sous le galop dévorant de ses chevaux ; à la même distance, une seconde fusillade pareille à la première le reçut ; une partie s'arrêta, l'autre, emportée par son élan, vint s'enferrer sur les baïonnettes des grenadiers et des carabiniers ; tandis que s'engageait entre notre cavalerie et celle des Turcs un combat homérique, dans lequel chacun choisissait son adversaire comme dans un duel. Cependant un instant cette mêlée générale s'arrêta pour faire place à une lutte particulière : un maréchal des logis du 3e dragons s'était pris corps à corps avec un porte-étendard turc, auquel il voulait arracher son drapeau ; tous deux étaient braves, forts et adroits ; la victoire fut longtemps douteuse ; tous deux à la fois, leurs

chevaux s'abattirent et cela sans que ni l'un ni l'autre ait vidé les arçons ; mais enfin, le maréchal des logis, plus leste que son adversaire, dégage sa main droite, la ramène en arrière et plonge son sabre jusqu'à la garde dans la poitrine de son ennemi, qui tombe sans lâcher son drapeau, que le vainqueur ne parvient à lui arracher que lorsqu'il est mort.

Cette seconde charge a le résultat de la première : les Turcs laissent 200 morts sur le champ de bataille et fuient. Une cinquante d'hommes, parmi lesquels deux ou trois chefs, s'acharnent seuls sur les invincibles. Alors sept ou huit carabiniers de la 2e légère s'élancent à leur tour hors des rangs, font aux Turcs un signe de défi accepté aussitôt, et des combats partiels, de ces combats comme Froissart en raconte et comme le Tasse en décrit, ont lieu à la vue des deux armées ; dans chacun de ces duels l'ennemi est vaincu ; 6 Turcs tués ou blessé à mort se couchent près de leur camarades.

Pendant ce combat, **JUNOT**, entraîné lui-même par sa chevaleresque curiosité, s'est un peu écarté du gros de sa troupe et à gagné une petite hauteur afin de mieux voir ; un aga, nommé **AGOUB-BEY**, le reconnaît à son panache, et, suivi de son mamelouck, lance son cheval sur lui.
JUNOT les voit venir ; mais **JUNOT**, à la tête de ses braves soldats, ne refusera pas le duel qu'on lui présente ; il est vrai que les Turcs sont deux contre un, mais n'importe, seulement il appellera à son aide l'art où Saint-Georges seul est, non pas son maître, mais son égal.

JUNOT laisse pendre son sabre à la dragonne, tire de ses fontes un excellent pistolet de Lepage, lève lentement la main sur l'aga qui, courbé sur sa selle, précède son mamelouck de cinq ou six pas, et, entre les deux oreilles de son cheval, lui loge une balle au milieu du front ; l'aga étend les bras, se renverse en arrière, vide les arçons et tombe.
Quant au mamelouck qui le suit, il reçoit un coup de sabre qui lui ouvre la tête, et rejoint tout sanglant ses camarades : la petite armée tout entière bat des mains. Elle est digne de son général et son général est digne d'elle.

Alors **JUNOT** ordonne à tout homme de rentrer dans les rangs et commence sa retraite en bon ordre, face à l'ennemi, sans faire un pas plus vite que l'autre, et laissant sur le champ de bataille plus de cadavres ennemis qu'il n'emmène de soldats ; de son côté, il a perdu 12 hommes et a eu 48 blessés ; mais de ces 48 blessés un seul l'est assez grièvement pour ne point pouvoir suivre l'armée : c'est un carabinier de la 2e légère ; ses camarades font un brancard et l'emportent à bras.

Cependant l'ennemi, honteux de voir cette petite troupe qui lui échappe, s'encourage, se rallie, se rassemble pour tenter un dernier effort ; le général voit ces préparatifs hostiles, ordonne à chaque blessé de reprendre son poste, s'arrête et attend. Une troisième charge s'opère.
Comme les deux premières, celle-là encore vient se briser sur le feu de la fusillade et sur le fer des baïonnettes ; l'ennemi y laisse 100 hommes, et nous n'avons que 2 blessés à ajouter à notre liste.
Enfin, tant de courage lasse les Damasquins : repoussés une troisième fois, ils reforment leurs rangs ; et, lorsque les soldats s'attendent à les voir revenir une quatrième fois à l'attaque, ils passent seulement, comme dernière bravade, à la portée du fusil, se développent sur une longue ligne et disparaissent aux yeux des 400 braves.

Le jour même, un second courrier part pour porter au général en chef le bulletin du combat de Nazareth : en le lisant **BONAPARTE** pense qu'à un fait d'armes aussi extraordinaire il faut une récompense splendide. Il arrête qu'il sera fait au concours un tableau commémoratif de ce combat des *quatre cents braves.* En effet, un concours s'ouvrit en l'an IX ; **GROS, HENNEQUIN, MEYNIER, GERARD,** y apportèrent leurs esquisses : **GROS** remporta le prix ; mais après avoir

esquissé le tableau, après avoir même achevé la tête du général, **GROS**, on se sait pas pourquoi, ne donna pas suite à son ouvrage.
BONAPARTE comprend que ce n'est pas le tout que d'éterniser par la peinture les héros de Nazareth, mais qu'il faut encore les secourir. Le 8, pendant la nuit, **KLEBER**, de la division duquel le détachement commandé par **JUNOT** fait partie, reçoit l'ordre de se mettre en marche et de joindre **JUNOT** en toute hâte : au point du jour, la première partie de cet ordre est mise à exécution.

KLEBER bivouaque le soir même à Bedaoui et arrive le lendemain à Nazareth ; là il apprend du **JUNOT** que le corps auquel il a eu affaire dans la journée du 8, n'a point quitté la position de Loubé, mais au contraire y a reçu de nouveau renforts : alors **KLEBER** décide que l'on marchera sur lui ; et, le 11, les Français s'avancent jusqu'à la hauteur de Seid-Jerra où ils rencontrent l'armée des pachas forte de 5 500 chevaux et de 1 000 fantassins. A peine les Français ont-ils été aperçus, que les Turcs, ardent à réparer l'échec qu'ils ont éprouvé trois jours auparavant à la même place, se mettent en mouvement, descendent dans la plaine et étendent leurs ailes pour envelopper leurs adversaires. Mais avant même que cette rapide cavalerie n'eût commencé le mouvement qu'elle projetait, **KLEBER** lance la 2e légère sur le village de Sied-Jerra où s'est renfermée l'infanterie turque, et, avec le reste de sa division formée en carré, charge la cavalerie. Le village est emporté et les cavaliers culbutés, jetés en arrière, poursuivis, ne se rallient que sur les bords du Jourdain. **JUNOT**, qu a chargé à la tête de la cavalerie, a eu deux chevaux et un dromadaire tués sous lui.

Le 14, **KLEBER**, qui s'est retiré à Nazareth en son quartier général apprend que les vaincus se sont non seulement ralliés, mais encore que l'armée des pachas a fait sa jonction avec celles des Naplousins dans la plaine de Fouli, l'ancienne Esdrelon.
KLEBER fit reconnaître l'armée ennemie : elle pouvait monter à une trentaine de mille hommes, dont 20 000 de cavalerie. Il écrivit aussitôt à **BONAPARTE** pour l'informer de cette nouvelle et lui annoncer qu'avec ses 2 500 hommes il allait tourner cette masse dix fois plus considérable que sa troupe, et essayer de surprendre son camp ; seulement, il terminait sa dépêche en ajoutant qu'il n'y aurait point de mal à renforcer sa division pour donner à son mouvement plus de chance de succès : c'était la simplicité antique avec la chevalerie du moyen âge.

Trois jours après, **KLEBER**, en réponse à la demande, avait reçu des munitions, quatre pièces de canon et un renfort de cavalerie.
Dès lors il n'hésite plus, le 15 il s'avance vers Fouli pour surprendre l'ennemi, le lendemain à la pointe du jour ; mais égaré par ses guides, il erre une partie de la nuit et ne se trouve en vue du camp que le lendemain matin à six heures. Cependant sa vue porte la confusion parmi l'ennemi. **KLEBER** en profite, jette dans un petit fortin, qu'il enlève, une centaine d'hommes commandés par le chef de brigade **VENOUX** ; partage ses troupes en deux carrés, et descendant dans la plaine, offre à l'ennemi, un contre dix, un combat que celui-ci accepte avec joie en voyant à quelle faible troupe il va avoir affaire.
Alors sortent des défilés, alors se précipitent des montagnes, alors surgissent de tous les points de l'horizon, des nuées d'Arabes ; 11 000 cavaliers tourbillonnent autour de la petite division, tandis que 15 ou 1 800 fantassins viennent escarmoucher avec les tirailleurs que **KLEBER** jette sur le front des ses carrés.

Là, se renouvelle la même lutte qu'aux Pyramides ; mêmes attaques incessantes, acharnées, mortelles du côté de l'ennemi ; même impassibilité courageuse de la part des Français : seulement l'ennemi est trois fois plus nombreux et les Français le sont trois fois moins qu'aux Pyramides.

Le combat dura trois heures. Ainsi, pendant ces trois heures, tout ce qu'il y avait de Turcs, d'Arabes, de Maugrabins, d'Arnaules et de Damasquins à portée du bruit du canon, accourut au bruit. A dix heures du matin, 20 à 25 000 hommes en enveloppaient 2 500 ; et malgré leurs charges presque insensées, pas un carré n'avait été entamé, pas un homme n'avait été tué hors de son poste.

A onze heures, **BONAPARTE** arrive sur les hauteurs d'où il peut voir la plaine de Fouli, dominée par le mont Tabor.
Là, il s'arrêta pour contempler, avec toute l'armée, un beau spectacle : c'était celui de **KLEBER** et ses 2 500 hommes, tenant tête à 20 ou 25 000 Turcs, perdus au milieu de leurs vagues mouvantes comme un rocher au milieu de l'Océan, mais comme un rocher impassible et inébranlable.

A deux lieues au-delà, au pied des montagnes de Naplous on distinguait le camp des mameloucks.
Il n'y eut alors qu'un seul cri dans toute l'armée : Marchons !

BONAPARTE se mit en marche ; mais au moment du départ, il ordonna de faire feu de ses 8 pièces d'artillerie. Au bruit de cette salve, le carré de **KLEBER** tressaillit ; chacun leva la tête et à l'horizon, au-dessus du rempart de cadavres que la mitraille et la fusillade avait amoncelé, on vit se mouvoir les deux masses sombres qui s'avançaient au pas de course ; le cri *Bonaparte ! Bonaparte !* Retentit dans les rangs. Aussitôt la *Marseillaise*, le chant tyrtéen des premiers jours de la république, se fait entendre, s'élevant au-dessus du canon et de la mousqueterie : l'ennemi étonné s'arrête à ce nom qu'il connaît déjà et à ce chant qu'il ne connaît pas encore, et l'hésitation succède à l'acharnement qu'il a montré jusque-là.

Aussitôt **KLEBER** prend à son tour l'offensive : le général **VERDIER**, à la tête de 4 compagnies de grenadiers, se détache du carré et marche droit au village de Fouli occupé par l'infanterie turque. Un groupe de 15 à 1 800 hommes se forme et s'apprête à attaquer la petite troupe, **KLEBER** ordonne à **JUNOT** de la soutenir avec un piquet de cavalerie : les Trucs, intimidés, s'arrêtent, reculent, la regardent passer ; et les 4 compagnies de grenadiers, après avoir traversé un champ de bataille où voltigent 20 000 cavaliers, atteignent le village, l'emportent à la baïonnette et menacent tout ce qui ne fuit pas.
Au moment où cette attaque s'opère avec un si étrange bonheur, **BONAPARTE** arrive sur le champ de bataille. Le général **RAMPON**, à la tête de la 32e demi-brigade, s'élance au pas de charge et prend à la fois l'ennemi en flanc et à dos. **VIAL**, à la tête de la 18e marche sur le village de Noure, pour jeter l'ennemi dans le Jourdain ; les guides et la cavalerie partent au galop et gagnent Dgenins, pour couper sur ce point la retraite à l'ennemi : 25 000 Turcs sont enveloppés par 6 000 Français.

Alors la mitraille, la fusillade, le sabre et la baïonnette fouettent cette masse indisciplinée qui, trop resserrée pour manœuvrer dans l'espace où elle est circonscrite, ne peut ni attaquer, ni se défendre, ni fuir. Chacun songe alors à son salut personnel, s'élance de son côté, se fie à la vitesse de son cheval, glisse entre les carrés et fuit dans la plaine ; coupé à Naplous et à Dgenins, l'ennemi va se heurter contre une muraille de fer, recule, se réunit de nouveau, et, fort de sa propre masse, écarte deux carrés, passe entre eux, se précipite derrière le Tabor, et gagne enfin, à la tombée de la nuit, le pont de Medjamet, qui met le Jourdain entre lui et ses vainqueurs, encore arrivés à ce pont, la terreur des fuyards est-elle si grande, qu'ils se pressent, se heurtent, succombent, se précipitent et qu'un tiers disparaît dans le fleuve.

L'armée française reste sur le champ de bataille, harassée de fatigue. La division **KLEBER** a combattu depuis le point du jour jusqu'à quatre heures de l'après-midi et de quatre heures à sept elle a poursuivi les vaincus. La division **BON**, qu'amène **BONAPARTE**, partie à trois heures du matin, n'a fait que vingt minutes de halte à dix heures et de midi au soir elle a combattu.

L'armée passe la nuit sur le champ de bataille, au milieu des cadavres des hommes et des chevaux : l'ennemi y a laissé 6 000 hommes, et nous 200.
Au milieu de cette élite de l'armée, la 2e légère avait soutenu sa réputation de brave parmi les braves : elle a été de tout, de la prise du fortin, de la lutte dans les carrés et de l'attaque du village de Fouli. Elle a perdu 150 hommes et plusieurs officiers.

Le résultat moral de cette victoire fut immense : les musulmans, terrifiés au seul nom de la France, s'enfoncèrent dans les montagnes, se perdirent dans leurs déserts, et à partir de ce jour, disparurent comme si la terre se fût ouverte sous eux. Cependant, dans la crainte d'un nouveau rassemblement, **KLEBER** resta à Nazareth, occupant les ponts d'Iagoub et de Medjamet, maître des forts de Tabarich et de Zaphet, et commandant toute la ligne du Jourdain. Quant à **BONAPARTE**, il reprit le chemin de Saint-Jean d'Acre et rentra dans les lignes le 20 avril.

La division **KLEBER** resta là jusqu'au 7 mai : le 6 on avait reçu une dépêche du général en chef qui ordonnait de brûler les magasins établis à Sour, Zaphet, Tabarich et Nazareth. L'ordre fut exécuté le jour même : le 7 au matin, **KLEBER** et sa division se mirent en marche ; et le 9, avant le jour, ils arrivèrent au camp devant Saint-Jean d'Acre.

Depuis la bataille du mont Tabor, le siège avait pris une marche fatale. **CAFFARELLI-DUFALGA,** blessé le 7 avril d'une balle qui lui avait fracassé le coude, avait été amputé le même jour et était mort le 27. La grosse artillerie qu'on attendait était bien arrivée, mais, pendant trois assauts successifs, les Français avaient été repoussés, laissant 500 morts dans les fossés de la ville et 200 prisonniers dans la principale morgue. Au nombre des morts étaient le général **BON**, l'adjudant-général **FOULLO**, le chef de bataillon **CROISIER** et les officiers d'état-major **NETHERWOOD, PINAULT, MONTPATRIS** et **GERBAULT**.

De plus, la peste s'était déclarée dans l'armée ; appelée par la putréfaction des cadavres turcs et français qui pourrissaient entassés pêle-mêle dans les fossés de la ville et auxquels ni assiégés ni assiégeants ne pouvaient donner la sépulture : **BONAPARTE** se décida donc à tenter un effort suprême et se prépara à un dernier assaut.
En conséquence, les batteries ne cessèrent de jouer pendant la nuit du 9 au 10 mai : à deux heures du matin le général en chef descendit dans la tranchée et s'avança jusqu'au pied de la brèche où il resta près d'un quart d'heure, immobile, à découvert et exposé au feu de l'ennemi. Un instant après, les éclaireurs des quatre divisions, les grenadiers des 76e et 19e demi-brigades et les carabiniers de la 2e légère se forment en colonne d'assaut, et, au signal donné, s'élancent sur le brèche, conduits par le général **VERDIER**.
Comme toujours, le premier choc fut terrible, tous les postes furent surpris et égorgés ; mais le premier rempart escaladé, on trouva, comme aux assauts précédents, cette seconde enceinte qu'avait fait élever **PHELIPPEAUX**, et, comme aux assauts précédents, force fut aux braves assaillants de s'arrêter à cet obstacle : les soldats, écrasés par le feu de l'ennemi, furent forcés de rétrograder et de regagner la tranchée.
Le feu des batteries continua ; il avait pour but, non seulement d'élargir la brèche, mais encore d'en chasser ses défenseurs ; à cinq heures du soir, les grenadiers de la 25e demi-brigade de ligne, qui arrivaient de Nazareth avec **KLEBER** et n'avaient encore pris part à ce siège, demandèrent à leur tour que le général en chef leur accordât la faveur de monter à l'assaut. **BONAPARTE** permit encore cette dernière tentative : les grenadiers se serrèrent en colonne d'attaque, et le chef de brigade **VENOUX**, en se mettant à leur tête, tendit la main à **MURAT** en lui disant : « Ou ce soir Acre est à nous ou ce soir **VENOUX** est mort. » Le soir Acre était toujours au pouvoir de **DJEZZAR**, mais **VENOUX** avait tenu parole : il s'était fait tuer !

Le 15 mai **DJEZZAR** ordonna une sortie ; cette sortie avait un but étrange : c'était de jeter dans la tranchée une proclamation par laquelle on invitait les Français à la désertion ; une attestation de **SIDNEY-SMITH,** déposée au bas en forme d'apostille, garantissait que les promesses faites aux traités par le **DJEZZAR** étaient garanties par l'Angleterre.

Ces proclamations trouvées dans la tranchée furent lues, par ordre du général en chef, à haute voix à toute l'armée, qui éclata en cris d'indignation. Chacun alors demanda l'assaut ; et il y eut des blessés qui, entendant des cris de guerre, quittèrent leur lit d'agonie et de douleur pour venir se ranger une dernière fois près de leurs camarades.

Mais la résolution de **BONAPARTE** était prise : assez de sang avait inutilement coulé ; huit assauts repoussés avaient enfin fait douter César de sa fortune.

Trois jours après, l'armée leva le siège de Saint-Jean d'Acre après soixante jours de tranchée ouverte !

Le 14 juin l'armée rentra au Kaire.
Le 25 juillet l'armée française gagna la bataille d'Aboukir.
Le 22 août **BONAPARTE** s'embarqua sur *le Muiron* pour revenir en France, laissant le commandement chef de l'armée au général **KLEBER**.

Le 14 septembre la 2e demi-brigade se trouva au combat de la fontaine de Menoudeah et le 1er novembre au combat de Lisbeh où le général **VERDIER**, avec 1 000 hommes à peine de la 2e légère, passa 2 000 janissaires à la baïonnette, fit 800 prisonniers, enleva 32 drapeaux, 1 pièce de 24 et 4 autres pièces de campagne avec tous leurs approvisionnements ; les Français de leur côté n'eurent qu'une trentaine d'hommes tués et 80 blessés. Au nombre de ces derniers, et malheureusement grièvement atteint, était le chef de la 2e demi-brigade, **DESNOYERS**, qui mourut quelques jours après des ses blessures. Furent cités dans le 2e demi-brigade légère, comme s'étant distingués à ce combat : **GEITHER**, chef de bataillon ; **LACOSTE**, capitaine des carabiniers ; **René GOYOT**, lieutenant ; **DUFOUR**, idem ; **CHAVIGNAC**, sous-lieutenant ; **Jacques GODIN,** adjudant sous-officier ; **HENRI**, tambour-major ; **AUBRY**, sergent-major ; **Pierre LEBAS,** sergent ; **HALOT**, idem ; **DUBOIS**, caporal ; **LABEAUME**, idem ; **BREUVET**, idem ; **KESSEN**, idem ; **MARTEL**, carabinier ; **DUTEAUX**, chasseur ; **THOMAS**, idem ; **MOREAU**, tambour ; **BOURGARD**, idem.

Chacun des militaires ci-après a enlevé un drapeau à l'ennemi :

CHAUVATTO, lieutenant ; **MICHEL**, sous-lieutenant ; **L'ETANG**, caporal : **CHEVOT**, carabinier ; **GIRARD**, idem ; **VARINGOT**, sapeur ; **MILLET**, chasseur ; **BRUISSE**, idem ; **BLOT**, idem.

De plus, le général **KLEBER** fit sur le champ de bataille et toujours dans la 2e demi-brigade légère, les promotions suivantes :

Au grade de chef de brigade, le chef de bataillon **SCHRAMM**, blessé pendant l'action ; au grade de chef de bataillon, le capitaine **LACOSTE** ; au grade de capitaine, le lieutenant **GOYOT** ; au grade de lieutenant, le sous-lieutenant **CHAVIGNAC** ; au grade de sous-lieutenant, l'adjudant sous-officier **GODIN** ; au même grade, le sergent-major **AUBRY** et le sergent **LEBAS**.

Le 14 juin, le général **KLEBER**, après avoir passé la revue de la légion grecque dans l'île de Boudah, vint au Kaire pour présider aux réparations que M. **PROTAIN**, un des ingénieurs qui

avaient suivi l'armée, exécutait à son palais, situé sur la place el Bekieh. Tous deux étaient attendus à déjeuner chez le chef de l'état-major de l'armée : plusieurs autres généraux devaient encore assister ce repas qui avait l'air d'une fête. Le général **KLEBER** y fut très gai, car tout réussissait sous son commandement. Les Turcs avaient été défaits à Hélioplis d'une façon aussi brillante qu'ils l'avaient été au mont Tabor et à Aboukir. La seconde révolte du Kaire avait été apaisée et tout présageait que frappée comme elle l'avait été du fouet de la vengeance française, la ville se tiendrait désormais tranquille. Enfin, l'administration habilement entendue, la justice impartialement faite, **MOURAD** soumis et devenu allié fidèle de mortel ennemi qu'il était, tout faisait présager à la colonie militaire que **BONAPARTE** avait promis de ne pas oublier, quelques jours de repos en compensation de ses longues fatigues.

A deux heures de l'après-midi, **KLEBER** prit congé de son hôte et des convives qui avaient aidé à le fêter, et prenant M. **PROTAIN** avec lui, il retourna au palais où comme nous l'avons dit, des réparations urgentes attendaient la présence de l'architecte. Il y avait à peine cinq cents pas à faire pour se rendre de la maison du chef d'état-major chez le général en chef, et, pour accomplir ce petit trajet, on suivait une terrasse abritée par un berceau de vigne qui dominait la place el Bekieh. Le général et l'architecte marchaient lentement, ce dernier s'arrêtait de temps en temps pour tracer des plans sur le sable avec une baguette qu'il tenait à la main. Tout à coup un homme, vêtu à l'orientale, parut à quelques pas des deux interlocuteurs, s'approcha du général **KLEBER**, et, le saluant en croisant les bras sur la poitrine, lui prit la main pour la baiser. **KLEBER** était habitué à ces démonstrations ; c'étaient celles dont se servaient habituellement les Arabes qui venaient lui demander justice. Il attendait donc que le jeune homme s'expliquât, quand celui-ci, avec la rapidité de l'éclair, tirant un poignard recourbé passé à sa ceinture, l'enfonça jusqu'à la poignée dans le côté gauche de **KLEBER. KLEBER** poussa un cri de douleur et de surprise, et, faisant un pas en arrière, s'appuya sur la balustrade. **KLEBER** était blessé à mort. L'assassin se nommait **SOLEYMAN EL HALEBY.**

La sentence du coupable, comme on le comprend bien, ne pouvait se faire attendre, surtout rendue qu'elle était par un conseil de guerre. En conséquence, **SOLEYMAN EL HALEBY,** convaincu d'avoir assassiné le général **KLEBER**, fut condamné à avoir la main droite brûlée, à mourir sur le pal et à y rester jusqu'à ce que son cadavre fût dévoré par les oiseaux de proie.

Cette exécution eut lieu au retour du convoi funéraire du général **KLEBER**, sur la butte de l'Institut, en présence de l'armée en deuil et de la population effrayée ; car habituée à la justice des pachas et des beys, devant laquelle toute une ville répond du crime d'un homme, elle ne pouvait croire que le châtiment s'arrêterait au coupable.

Le général **MENOU** succéda au général **KLEBER** dans le commandement en chef de l'armée d'Egypte : cet honneur lui était déféré par droit d'ancienneté.

Histoire du 2e régiment régiment d'infanterie légère 1794 - 1803 - Extrait de l'Histoire du 2e régiment d'infanterie légère 1788 - 1840 -Auteur : Dumas, Alexandre (1802-1870). Auteur du texte - Éditeur : impr. de Béthune et Plon (Paris) - Date d'édition : 1843 - Sources : gallica.bnf.fr/BnF - Droits : domaine public - Saisie : 2025

CHAPITRE V

Menou succède à Kléber. - Désorganisation dans l'armée. - Arrivée d'une flotte anglaise. - Bataille d'Aboukir. - Bataille d'Alexandrie. - La 2e légère fait partie du centre de l'armée, commandé par Rampon. - Belle conduite de ce corps d'armée. - Capitulation de Menou. - Les Français reviennent dans leur patrie. - Camp de Boulogne. - Fin de l'ère républicaine.

Ce n'était point un deuil d'apparat que celui qu'avait revêtu l'armée française pour suivre le convoi du général en chef. En pleurant **KLEBER** elle pleurait sur elle-même, abandonnée qu'elle allait être à des mains moins habiles.

Voici quelle était la position politique et militaire de l'Egypte lorsque **MENOU** en prit le commandement. **BONAPARTE**, devenu premier consul à la suite du 18 brumaire, n'avait point perdu de vue l'Egypte, sa colonie bien aimée ; et il avait chargé l'amiral **GANTHEAUME**, si heureux dans son retour, de tenter de nouveau la fortune avec 4 vaisseaux et plusieurs frégates, et de reporter aux bords du Nil un puissant secours d'hommes, d'argent et de munitions. La Porte, de son côté, affaiblie par les défaites successives d'Aboukir et d'Héliopolis, essayait d'ouvrir avec l'armée française des communications ; enfin **MOURAD**, l'allié fidèle, au courant par ses relations avec les naturels du pays de toutes les bonnes et mauvaises nouvelles, faisait passer trois ou quatre fois par semaine au général en chef les avis les plus sûrs que l'armée eut jamais reçus.

Il est vrai que l'expédition de **GANTHEAUME** ne devait point avoir tout le résultat que **BONAPARTE** en attendait. En arrivant à Gibraltar, l'amiral avait appris qu'une flotte anglaise croisait dans la mer d'Egypte ; craignant de risquer les restes de notre marine presque anéantie à la fatale bataille d'Aboukir, il avait fait voile pour Toulon, était rentré dans le port et s'était contenté d'envoyer à tout hasard et comme deux messagères perdues les frégates *la Régénérée* et *le Lodi*. Mais contre toute espérance, ces deux frégates avaient trompé la vigilance des Anglais et étaient entrées dans le port d'Alexandrie, débarquant 3 ou 400 hommes, une compagnie d'artillerie, des munitions de guerre, et annonçant, ce qui était bien plus important encore, que, de près comme de loin, le génie actif de **BONAPARTE** veillait sur ses vieux compagnons d'armes.

De son côté, comme nous l'avons dit, le gouverneur de la Porte avait tenté d'entamer avec nous des négociations, se séparant ainsi de l'Angleterre, qui jusque-là avait avec la Russie tout dirigé dans le divan ; mais le nouveau général en chef avait arrêté court ces démonstrations amicales préparées à grand'peine par **KLEBER**, en faisant écrire au ministre ottoman qu'il devait s'adresser au gouvernement français pour tout ce qui concernait les arrangements politique : ainsi fut perdue une occasion de faire, sinon une paix, du moins une trêve qui eût donné à l'armée le temps de s'affermir dans la province conquise.

Enfin **MOURAD** fit prévenir le général en chef par de ses lieutenants, **OSMAN-BEY EL BARDINI**, que les Anglais, d'accord avec le grand seigneur, blessé d'avoir vu repousser ses avances, préparaient à Rhodes une expédition formidable contre l'Egypte. **MENOU**, au lieu d'accueillir le messager qui lui apportait cette bonne nouvelle avec les égards auxquels il s'attendait, envoyé par un puissant chef comme l'était **MOURAD**, reçut fort mal **OSMAN-BEY,** lui disant qu'il méprisait également Turcs, Anglais et mameloucks, et que, quant au secours que lui offrait **MOURAD**, il n'en avait que faire ; que de plus il lui ordonnait de ne faire aucun mouvement sans un ordre exprès de lui, le menaçant de le châtier vigoureusement s'il contrevenait à cette invitation. C'étaient là de ces paroles auxquelles **MOURAD**, ce fier lion du Saïd, n'était point habitué ; aussi en garda-t-il au fond du cœur un amer sentiment.

Le 4 mars, un courrier, dépêché d'Alexandrie par le général **FRIANT**, arriva au Kaire. Il annonçait la nouvelle de l'apparition d'une flotte anglaise. **MENOU**, convaincu que l'escadre ennemie n'avait pour but que d'opérer une diversion à l'aide de laquelle le grand visir pénétrerait avec plus de facilité dans l'intérieur de l'Egypte, ordonna au général **MORAND** de se porter sur Damiette avec 500 hommes de la division **RAMPON**, au général **REGNIER** de marcher sur Belbeis avec une brigade et l'artillerie de sa division, et au général **BRUN** de se diriger sur Aboukir avec les débris du 22e régiment de chasseurs qui s'élevaient à peine à 240 chevaux. Le lendemain, le général **LANUSSE** reçut à son tour l'ordre de suivre le général **BRUN**, diminué de la 88e demi-brigade ; enfin, le reste de la cavalerie reçut ordre de stationner à Boulacq où elle attendait de nouvelles instructions.

Cependant la flotte anglaise, commandée par l'amiral **KEITH** et composée de 6 vaisseaux, 6 frégates, 8 navires armée en flûte, 3 bricks armées en guerre, d'une corvette et de 39 bâtiments de transport, auxquels s'étaient joints *le Sultan Sélim*, vaisseau turc de 100 canons, 5 autres vaisseaux de 74 et 8 corvettes, était entrée pendant la nuit du 1er mars dans la rade d'Aboukir où il était évident qu'elle comptait opérer son débarquement. La flotte de la Grande-Bretagne avait à son bord 17 500 Anglais ; la flotte turque portait 6 000 Albanais et janissaires. L'armée anglaise tait commandée par sir **Ralph ALBERCROMBY** et l'armée turque obéissait à un capitan-pacha. C'était un tiers de plus que n'en pouvait réunir **MENOU** en rassemblant toutes les forces qu'il tenait disposées depuis la Haute-Egypte jusqu'à Alexandrie.

Pour s'opposer au débarquement de ces 23 000 hommes, **FRIANT**, qui commandait à Alexandrie, avait à peine 2 500 soldats ; il n'en fit pas moins bonne contenance et s'apprêta à jouer cette redoutable partie : **FRIANT** était de ceux qui regardent toujours l'ennemi en face et qui ne le comptent jamais.

Aussi à peine eut-il vu la direction que suivait la flotte, qu'il se porta sur le point du rivage menacé, emmenant avec lui tout ce qu'il avait de troupes et ne laissant pour garder Alexandrie que les marins et les invalides.

Heureusement la disposition du temps donnait au général tout le loisir de prendre ses mesures ; car la mer étant devenue houleuse pendant la nuit du 1er au 2 mars, les vaisseaux ennemis furent forcés de s'éloigner de la cote. Le 3, ils s'en rapprochèrent ; et les bâtiments de transport parvinrent à mouiller dans la rade d'Aboukir. Vers 7 heures du soir, 3 petits navires se détachèrent du groupe et glissèrent rapidement vers le lac Madieh, sur les bords duquel ils déposèrent une compagnie d'infanterie ; mais aussitôt les grenadiers de la 61e marchèrent sur eux au pas de course, attaquèrent le détachement à la baïonnette, le culbutèrent et le forcèrent de se rembarquer après lui avoir tué une vingtaine d'hommes et avoir fait prisonnier l'officier de génie qui le commandait. Soit crainte inspirée par ce premier échec, soit difficulté opposée par la mer, les Anglais restèrent alors 5 jours sans même faire une seule tentative pour s'approcher de la cote.
Mais le 8 mars, au point du jour, un grand mouvement parut s'opérer dans la flotte : tout ce qu'il y avait de chaloupes et d'embarcations dans l'escadre fut chargé de troupes de débarquement, une vaste ligne qui s'étendait entre l'ouverture du lac Madieh et le fort d'Aboukir se mit en mouvement en bon ordre et conduisant 6 000 hommes à la cote, les soldats couchés au font des canots et les rameurs nageant debout. En même temps, 12 ou 15 chaloupes canonnières commencèrent un feu très vif, auquel répondit celui de l'artillerie du fort et de la côte, ainsi que la fusillade de l'infanterie que le général **FRIANT**, pour l'abriter autant que possible, avait disposée derrière les mamelons de sable qui garnissaient le rivage ; mais malgré le feu soutenu avec autant de courage que de justesse, la ligne formidable ne continua pas moins d'approcher, sans qu'une seule embarcation rompit ses

rangs, et, abordant à la fois sur un espace d'une demi-lieue que, vu sa faiblesse numérique, le général **FRIANT** n'avait pu garnir, jeta, en moins de dix minutes, 6 000 hommes sur le rivage. Ces 6 000 hommes étaient sous la conduite du général major **LUDLOW**.

Tout autre que le général **FRIANT** n'eût pas essayé même de tenir contre des forces qui dépassaient trois fois les siennes, et se fût mis en retraite ; mais lui, au contraire, ordonna à la 61e de se déployer en bataille et d'attaquer vivement l'extrême gauche de l'ennemi. La 61e, sans calculer le nombre de ses adversaires, s'élança aussitôt d'un pas aussi ferme et aussi rapide que si elle eût pu espérer un succès ; et, en effet, leur choc fut si rude, que les grenadiers qui marchaient en tête, culbutant tout ce qui se trouvait devant eux, arrivèrent jusqu'aux embarcations : 5 tombèrent entre leurs mains si inopinément que les matelots qui étaient restés aux rames n'eurent que le temps de se jeter à la mer et de gagner celles des autres barques qui, plus éloignées du rivage, pouvaient leur offrir un asile.

En même temps que ce mouvement s'opérait à gauche, une attaque pareille était dirigée sur la droite : les deux bataillons de la 75e, lancés au pas de charge à la voix de leur brave général, refoulaient les tirailleurs sur toute la ligne ; mais arrivé au sommet des petites dune de sable qui dominaient la mer, une division de chaloupes canonnières, qui stationnait à un quart de portée de canon de la mer, s'enflamma comme une traînée de poudre, une volée de mitraille passa en sifflant, 100 hommes furent abattus par l'ouragan de fer et les deux bataillons, décimés ainsi par une seule décharge, furent forcés de faire un mouvement rétrograde. La ligne anglaise fit à son tour un pas en avant.

Mais quelques secondes avaient suffi aux deux bataillons pour se reformer ; et au moment où il les croyait encore occupés à réparer le désordre que la mitraille avait mis dans leurs rangs, le général **FRIANT** les vit marcher de nouveau à l'ennemi : alors, pour soutenir cette poignée de braves, il lança en même temps qu'eux, sur l'ennemi, l'escadron du 18e dragons, lui ordonnant d'enfoncer le flanc droit de la ligne anglaise ; mais le chef d'escadron comprit mal l'ordre donné et s'en alla heurter le centre de l'ennemi. Sur ce point la ligne était trop forte pour céder : une décharge à bout portant accueillit l'attaque ; trois ou quatre des meilleurs officiers, qui s'étaient mis à la tête de l'escadron pour encourager leurs hommes, tombèrent avec une vingtaine de soldats. Les dragons furent obligés de se replier. De son côté la 75e, revenue au même point d'où elle avait été refoulée, reçut cette fois la double décharge de l'artillerie des chaloupes et la fusillade de l'infanterie ; plus maltraitée dans cette seconde volée que la première, elle fut de nouveau forcée de se replier derrière les dunes : position dans laquelle elle se trouvait au moins à l'abri du feu des chaloupes.

Cependant à notre droite, la 61e, quoique plus faible de moitié que l'ennemi qu'elle attaquait, conservait son avantage ; mais l'ennemi dégarnissant son centre, sur la sûreté duquel notre faiblesse numérique le rassurait, porta un si puissant secours à son aile, que la 61e fut forcée d'abandonner l'offensive. Le général **FRIANT**, voyant ce mouvement d'hésitation, ordonna alors au 20e régiment de dragons de donner à son tour : le 20e, exposé depuis près d'une heure au feu et qui attendait avec impatience, partit au grand galop et vint croiser le sabre avec les baïonnettes des Anglais ; mais il ne put entamer un ennemi dix fois plus nombreux que lui, et fut, à son tour, forcé de reculer. Alors le général, jetant les yeux sur les forces toujours croissantes de l'ennemi, et les reportant sur le champ de bataille jonché de 700 de ses braves, comprit que tout autre effort devenait inutile ; il ordonna la retraite ; elle se fit en bon ordre, l'armée française gardant ses rangs et emportant ses blessés. Le combat avait duré quatre heures ; on peut juger de ce qu'eût la résistance, si le général en chef se fût trouvé là avec les 7 000 hommes et les 50 pièces de canon qu'il pouvait amener d'Aboukir.

Après une retraite de deux heures, le général **FRIANT** fit halte. Il était dans une position avantageuse en avant d'Alexandrie ; il appuya sa droite au lac Madieh et sa gauche à la mer, profitant des accidents du terrain avec une telle habileté qu'**ALBERCOMBY,** malgré sa supériorité de ses forces, n'osa point l'attaquer. De son côté le général anglais établir son camp sur deux lignes : la première au milieu d'un bois de palmiers qui s'étend jusqu'à l'extrémité de la plaine et se trouve à cheval sur la route d'Alexandrie, la seconde sur des hauteurs qui se prolongent de la mer au lac Madieh ; puis, le soir même, il fit passer dans le lac une vingtaine de bâtiments légers armés d'artillerie, pour battre en flanc et en arrière la position de la Maison-Carrée que le général **FRIANT** avait fait garder par un détachement. Cette nouvelle disposition rendait le maintien de ce poste impossible ; aussi le général **FRIANT** appela-t-il à lui le poste qui le gardait, et en renforça une des ailes de la petite troupe avec laquelle il gardait Alexandrie.

Le 9 mars, le général **LANUSSE**, que **MENOU** avait détaché avec sa division au secours de **FRIANT**, arriva à Alexandrie ; deux jours après il y fut rejoint par le général **BRUN** avec le 22e de chasseurs à cheval : au moyen de ces renforts **FRIANT** se trouva à la tête de 4 000 hommes ; et voyant que les Anglais, prévoyant l'arrivée de nouvelles troupes par la route du Kaire, manœuvraient pour couper la communication d'Alexandrie à Brikets, il quitta sa position en avant d'Alexandrie et s'empara des hauteurs qui s'étendent perpendiculairement de la mer jusqu'à l'extrémité du lac Madieh.

Le 13, le général **FRIANT** fut attaqué dans cette nouvelle position ; cette attaque donna lieu à un engagement dans lequel, malgré l'habileté du général et le courage des soldats, la supériorité numérique l'emporta encore : 700 Français restèrent sur le champ de bataille, et **FRIANT**, forcé de battre en retraite, se retira de nouveau dans la position qu'il avait déjà occupée devant Alexandrie.

Cependant la nouvelle du débarquement des Anglais était connue au Kaire et y avait produit une profonde sensation ; le général en chef partit le 11 du Kaire : le 13 il arriva à Ramanieh, le 14 il s'y arrêta, le 15 il marcha sur Damanhour où le rejoignirent les généraux **REYNIER** et **RAMPON** ; le 16, il séjourna dans cette ville, comme il avait fait à Ramanieh ; enfin le 18 au soir, il arriva au camp devant Alexandrie.

La position était la même qu'à Aboukir ; malheureusement on n'avait plus affaire à des Turcs et le génie de **BONAPARTE** était absent.
Cependant, on ne devait jamais désespérer de rien avec les hommes qui avaient vaincu aux Pyramides, au mont Tabor et à Aboukir, et une bataille était donc indispensable, ne fût-ce que pour sauver l'honneur du nom français. D'ailleurs, les ennemis étaient si supérieurs en nombre, que le succès, toujours improbable, ne devenait possible qu'en tentant un coup de vigueur sur l'une des deux ailes. Aussitôt les dispositions furent faites pour le lendemain 21 mars.

La position de l'armée anglaise était excellente, tout son développement atteignait à peine à 300 toises : son aile droite était appuyée à la mer, son aile gauche au lac Madieh ; toutes deux étaient protégées par des chaloupes canonnières dont le feu devait prendre en écharpe toute troupe qui tenterait de les attaquer. En outre l'extrême gauche était fortifiée par des redoutes construites sur la ligne du canal d'Alexandrie et couvertes en avant par des étangs et des marais ; de plus, des redoutes, garnies d'une nombreuse artillerie, étaient élevées au centre de l'armée et fouettaient à revers toute cette aile gauche : quant au centre, il était de son côté flanqué par la position de l'aile droite et par une redoute élevée près de l'ancien camp romain. 30 ou 40 pièces d'artillerie garnissaient tous ces ouvrages, protégeaient les troupes campées un peu en arrière et disposées sur les deux lignes ; une réserve formait la troisième.

Examen fait de la position, on reconnut qu'elle n'était attaquable que par l'aile droite ; encore fallait-il un miracle de courage pour que cette attaque réussît : n'importe, il fut arrêté qu'on écraserait la droite par un grand effort, qu'on la déborderait au pas de course, qu'une fois débordée on occuperait la gauche par une fausse démonstration et que pendant ce temps le reste de l'armée, formé en colonne, s'avancerait comme un bélier pour trouer le centre ; au premier mouvement rétrograde de l'ennemi, toute la cavalerie devait charger à son tour et pousser les Anglais dans le lac Madieh.
L'armée française, pour exécuter ce plan gigantesque, n'avait malheureusement que 9 000 hommes, c'est-à-dire un peu moins de moitié que ne comptait de soldats l'armée anglaise ; parmi ces 9 000 hommes, la cavalerie formait un total de 1 380 chevaux ; 40 pièces d'artillerie soutenaient l'armée.

Les Anglais de leur côté avaient 19 000 hommes, 200 chevaux, 12 pièces de canon attelées et 30 de batterie.

Cependant, le 21 mars, entre trois et quatre heures du matin, les troupes françaises prirent les armes et vinrent se ranger en bataille à 200 pas du camp qui se trouvait au-delà de la porte de Rosette.
Le général **LANUSSE**, qui avait commencé l'attaque, formé aussitôt les deux brigades des généraux **SILLY** et **VALENTIN** en colonnes serrées : une de ces colonnes devait marcher sur la redoute de droite, l'autre devait suivre le rivage et passer entre la mer et le camp des Romains ; le centre, de son côté, formé aussi sur deux colonnes, devait appuyer le mouvement du général **LANUSSE**.

Un peu avant le jour, le régiment des dromadaires attaqua la redoute élevée près du canal d'Alexandrie, s'en empara, fit 20 prisonniers et, tournant aussitôt les 2 pièces de canon sur l'ennemi, commença un feu assez soutenu pour attirer son attention sur ce point. A ce signal, **LANUSSE** pousse ses soldats en avant, les deux colonnes, sous les ordres des généraux **SILLY** et **VALENTIN**, se mettent en marche, une compagnie de carabiniers de la 4e légère les précède, s'élance contre une des redoutes de la droite de l'ennemi, la gravit, non seulement malgré le feu qui en part, mais encore malgré celui des chaloupes canonnières, s'en empare, poignarde à coups de baïonnette tout ce qui s'y trouve et s'y établit à la place de l'ennemi ; en même temps la brigade **SILLY** marche sur la grande redoute, rencontre un régiment anglais et lui fait mettre bas les armes, puis continue sa route, sans s'inquiéter du feu qui la prend à revers et qui est chargé d'éteindre la brigade **VALENTIN**.

Mais la brigade **VALENTIN** a disparu dans un accident de terrain et ne reparaît pas : le général **LANUSSE**, qui l'attend à un point donné, ne voit point surgir ses têtes de colonnes ; on entend seulement tonner contre elle l'artillerie ennemie. Le général **LANUSSE** comprend qu'elle est retenue par quelque obstacle imprévu, met son cheval au galop, arrive sur une hauteur et la trouve dans un rentrant entre la redoute et le camp des Romains ; elle a trop tôt abandonné le bord de la mer et s'est égarée entre deux feux croisés qui la retiennent en arrière. **LANUSSE** s'élance à sa tête, tire son sabre, crie en avant et donne l'exemple ; aussitôt le mouvement d'hésitation disparaît et la colonne se remet en marche au pas de charge. Mais, en ce moment, un boulet parti des chaloupes canonnières emporte la cuisse du général **LANUSSE**, il roule avec son cheval tué du même coup. Les soldats se précipitent sur lui, le relèvent tout mutilé ; le général **LANUSSE** leur crie : En avant ! Le général **VALENTIN** ordonne d'emporter le blessé : quatre grenadiers le chargent sur leurs épaules ; mais un second boulet enlève deux de ces braves, deux autres les remplacent aussitôt. Mais cet évènement et les divers mouvements qu'il a occasionnés ont mis le désordre dans la brigade, l'élan communiqué par le général **LANUSSE** s'attiédit, le feu ennemi redouble, les soldats, qui voient des rangs entiers disparaître et qui ne peuvent entendre au milieu du tumulte la voix du

général **VALENTIN**, se dispersent derrière les mamelons qui leur offrent un abri ; en même temps la 4e légère, qui forme la tête de la colonne d'attaque, conduite par le général **SILLY**, rencontre à l'angle de la grande redoute la 32e demi-brigade. Aveuglés par la fumée et par la poussière les deux corps se prennent pour des partis ennemis, se fusillent à vingt pas, se chargent et ne se reconnaissent qu'en croisant la baïonnette. Cette méprise, outre la perte d'hommes qu'elle a entraînée, amène une confusion terrible ; les chefs se jettent entre les deux brigades et parviennent à rétablir enfin l'ordre dans les deux colonnes.

Aussitôt le général **RAMPON**, après avoir rallié la 32e, la renforce et trois compagnies de la 2e légère qui sont sous son commandement et se précipite tête baissée sur les Anglais ; un feu terrible part alors de la première ligne et l'accueille en face et sur les deux flancs. Pendant qu'il franchit un espace de cent pas, il a deux chevaux tués sous lui et reçoit cinq balles dans ses habits ; l'adjudant **SORNET**, qui marche à la tête des trois compagnies de la 2e légère, tombe blessé mortellement en abordant l'ennemi. Les trois compagnies, ardentes à le venger, n'en continuent pas moins l'attaque, on se fusille à bout portant, on se poignarde à coups de baïonnette ; les blessés eux-mêmes se prennent corps à corps et s'achèvent les uns les autres. Mais cette poignée de braves, qui attaque un ennemi plus nombreux du double, est repoussée ; elle revient à la charge, est repoussée encore, et enfin se trouve forcée d'aller se reformer hors de portée de l'ennemi.

Pendant ce temps, le général **DESTAING** a suivi la route d'Aboukir ; et malgré le double feu des chaloupes canonnières et de la première ligne anglaise, il est parvenu jusqu'à l'intervalle qui sépare cette première ligne de la seconde. Arrivé là, il se précipite sur cette seconde ligne ; mais, pris entre deux feux, il tombe un des premiers, frappé d'une balle : au même instant le chef de bataillon **HAUSSER**, commandant de la 21e demi-brigade légère, tombe, la cuisse emportée par un boulet. Privée de ses deux chefs et ne sachant plus ce qu'elle a à faire, elle recule en bon ordre. Un régiment anglais, envoyé pour lui couper la retraite, parvient seulement à isoler d'elle son 2e bataillon presque entièrement composé de Cophtes ; 30 hommes qui garde le drapeau se font tuer depuis le premier jusqu'au dernier. Le général de brigade **EPPLER**, qui voit l'extrémité où son réduits ces braves, ainsi que la défense héroïque qu'ils font, s'élance à leur secours avec les grenadiers de la 25e et ceux de la légion grecque : mais en abordant les Anglais il tombe blessé et ses grenadiers, privé de leur chef, sont repoussés en laissant le champ de bataille couvert de morts. Alors le reste du bataillon cophte, pressé, entouré, frappé de tous côtés, essaie de s'ouvrir un passage à la baïonnette ; mais le coin de fer heurte un mur de fer et il se rend après avoir perdu 150 hommes.

Pendant que l'aile gauche, qui, on s'en souvient, devait porter le premier coup, se trouvait ainsi refoulée de tous côtés, l'aile droite, qui ne devait opérer que secondairement, était restée immobile ; trois fois, cependant, le général **REYNIER**, qui la commandait, avait fait demander des ordres au général en chef, qui se promenait tranquillement et les bras croisés derrière les lignes françaises, et chaque fois le général **MENOU** avait fait répondre qu'il n'était pas encore temps d'agir. Mais en voyant l'échec éprouvé par la gauche, le général **REYNIER** pensa qu'il ne devait plus prendre conseil que de sa conscience ; et dans l'espérance d'opérer une diversion qui dégageât l'aile droite, il résolut d'attaquer à son tour : en conséquence, il ordonna au général **DUMAS** de demeurer avec la 13e brigade de ligne entre les deux étangs et de pousser des tirailleurs jusqu'au canal d'Aboukir ; et au général **FRIANT** de marcher directement sur la droite de l'ennemi, tandis que l'artillerie légère s'élancerait en avant pour couvrir de son feu, le feu des redoutes. Lui-même, de sa personne, se porta sur un mamelon, à demi-portée de mitraille pour bien reconnaître tout le champ de bataille.

Le général en chef commet en ce moment la faute d'engager sa réserve de cavalerie, seul et dernier espoir de l'armée française en cas de revers, et lui ordonne de charger. Le général **ROIRE**, qui la commandait, fit observer au général **MENOU** que ce mouvement était plus que hasardeux ; mais le commandement étant répété d'un ton qui ne permettait plus aucune réponse, le général **ROIRE** tire son sabre, ordonne au général **BROISSARD** de prendre le commandement de la première ligne, se met à la tête de la seconde, et, piquant son cheval des deux : » Camarades, dit-il, on nous envoie à la gloire et à la mort, marchons ! » Le régiment, enlevé par ces paroles, le suit, s'élance à son tour sur le champ de bataille ; mais, à la moitié du chemin qu'il a à parcourir, il rencontre la 61e et la 75e demi-brigade, essaie de passer dans l'intervalle qu'elles laissent entre elles, s'y engage, et, trop serré qu'il s'y trouve, jette le désordre dans leurs rangs. Enfin il arrive à dépasser leurs têtes de colonnes ; mais, au moment où il se remet au galop, le régiment tombe dans l'escorte du général **REYNIER** qui, convaincu qu'il n'y a pas moyen de rallier les troupes de **LANUSSE** et de **RAMPON**, revenait se rallier lui-même à celles du général **FRIANT**. Il comprend à l'instant la faute qu'a faite le général en chef en engageant la réserve. Il veut arrêter toute cette masse de cavalerie, dont une partie l'a déjà dépassé et n'entend plus sa voix. Il change donc d'avis avec les circonstances : au lieu d'essayer d'arrêter son élan, il le redouble en criant lui-même en avant et en poussant l'infanterie du général **SILLY** pour appuyer la cavalerie du général **ROIRE** ; mais en ce moment le général **SILLY** tombe à son tour la cuisse emportée par un boulet de canon. **REYNIER** se porte alors vers la 25e demi-brigade pour la pousser en avant ; au moment où il arrive sur son front, le général **BAUDOT**, qui la commande, tombe blessé à mort. Les deux corps d'infanterie, paralysés par ce double accident, ne marchent plus qu'avec hésitation ; le général **ROIRE**, seul, pique ferme avec la cavalerie : le général **BROISSARD**, qui commande les 3e et 14e dragons, aborde l'ennemi avec une telle vigueur, qu'il enfonce sa première ligne ; mais alors il se trouve arrêté par le fossé creusé sur le front du camp anglais. Il ordonne aussitôt un à-droite, tourne le fossé, essuie presque à bout portant et en plein travers la double décharge de l'artillerie et tombe percé de deux balles. Les deux régiments hésitent, reculent, se mettre en retraite. Le général **ROIRE**, pour leur donner le temps de se reformer, charge à la tête de la seconde ligne, pointe en désespéré, enfonce les Anglais et pénètre jusqu'au milieu de leur camp où les chevaux de ses cavaliers s'abattent dans les trous de loups et les chausse-trappes, s'enferrent dans les piquets, s'embarrassent dans les cordes. Il n'y a plus moyen d'avancer ni de reculer, la ligne ouverte s'est refermée derrière lui, il ordonne à ses hommes de mettre pied à terre et de tuer ou de mourir ; lui-même donne l'exemple et tombe à son tour frappé d'une balle et de deux coups de baïonnette. Une mêlée épouvantable commence alors, une lutte s'engage d'homme à homme. Un officier de dragons reconnaît le général en chef anglais à son uniforme, s'élance sur lui, renverse tout ce qui veut s'opposer à son passage ; l'attaque corps à corps, le blesse, le poursuit, le blesse encore, arrive en même temps que lui sous sa tente, le saisit à la gorge, roule avec lui dans la poussière, le frappe de trois coups de sabre, se relève, voit la moitié des ses compagnons morts et meurt à son tour avec ce qui reste à mourir.

C'était le dernier effort du lion ; la journée était perdue. **REYNIER** rallie tout ce qui demeure encore debout et éparpillé sur le champ de bataille et ordonne la retraite qui s'opère en bon ordre et sans que l'ennemi, épouvanté de ce courage désespéré, ose sortir de ses retranchements pour poursuivre une armée maintenant d'un tiers moins forte que la sienne.

Cette affaire où jamais peut-être le courage français ne s'était montré si prodigieux, fut, avec une escarmouche qu'elle eut aux bords du Nil avec les Osmanlis et dans laquelle elle leur tua une centaine d'hommes, le dernier combat auquel assista la 2e légère sur le sol de l'Egypte où elle

demeura une des dernières et qu'elle ne quitta que vers la fin de septembre 1801 en vertu du traité d'évacuation signé entre le général **MENOU** et le général **HUTCHINSON**.

Le 3e jour complémentaire de la capitulation (20 septembre 1801, la 2e demi-brigade légère s'embarqua à Aboukir et arriva à Marseille le 25 brumaire (16 novembre).

Ici commence pour elle une nouvelle série de travaux et de victoires qui contribuèrent à la grandeur de l'ère impériale.

En 1803 la 2e demi-brigade d'infanterie légère devient 2e régiment d'infanterie légère

---

CHEFS DE BRIGADE de LA 2e DEMI-BRIGADE légère

D'APREMONT	1794 - 1796
DENOYERS	1796 - 1800
SCHRAMM	1800 - 1803

OFFICIERS ET SOLDATS
DU REGIMENT CITES A L'ORDRE DU JOUR

AUBRY, sergent-major, cité à l'ordre du jour comme s'étant distingué au combat de Lisbeth (Egypte 1798).

BREUVET, caporal, s'est distingué au combat de Lisbeth.

BOURGARD, tambour, de même.

BLOT, chasseur, a enlevé un drapeau à l'ennemi au combat de Lisbeth.

BRUISSE, chasseur, a enlevé un drapeau à l'ennemi combat de Lisbeth.

CHAVIGNAC, sous-lieutenant, cité à l'ordre du jour pour sabelle conduite au combat de Lisbeth.

CHAUVATTO, lieutenant, a enlevé un drapeau à l'ennemi au combat de Lisbeth.

CHEVOT, carabinier, de même.

DESNOYERS, chef de brigade de la 2e légère, blessé mortellement au combat de Lisbeth, au moment où il donnait l'exemple du plus rare courage.

DUFOUR, lieutenant, signalé pour le même combat.

DUBOIS, caporal, de même.

DUTEAUX, chasseur, de même.

GEITHER, chef de bataillon, désigné pour sa belle conduite à Lisbeth.

GOYOT, lieutenant, de même.

GODIN, adjudant sous-officier, de même.

GIRARD, carabinier, a enlevé un drapeau à l'ennemi au combat de Lisbeth.

HENRI, tambour major, cité pour le combat de Lisbeth.

HULOT, sergent, de même.

JANEIRA, sergent de la 2e demi-brigade légère, délivre seul 23 Français prisonniers des Piémontais (1794).

KESSEN, caporal, porté à l'ordre pour le combat de Lisbeth.

LACOSTE, capitaine des carabiniers, cité à l'ordre du jour pour le combat de Lisbeth.

LEBAS, sergent, de même.

LABAUME, caporal, de même.

LETANG, caporal, a enlevé un drapeau à l'ennemi au même combat.

MAILLARD, carabinier de la 2e légère, délivre seul plusieurs soldats français que les mameloucks allaient égorger au village de Bothoun (expédition d'Egypte).

MARTEL, carabinier, s'est distingué à Lisbeth.

MOREAU, tambour, de même.

MICHEL, sous-lieutenant, a enlevé un drapeau à l'ennemi au combat de Lisbeth.

MILLET, chasseur, de même.

THOMAS, chasseur, s'est distingué à Lisbeth.

VARINGOT, sapeur, a enlevé un drapeau à l'ennemi au combat de Lisbeth.

****

Ancestramil